

# **LE DÉRAILLEMENT**

**LETTRE À MES ENFANTS PERDUS**

**Caroline GRÉCO**

**Le pire , c'est d'être rejeté par ceux qu'on aime**

## Notre 11 septembre a eu lieu le 29 juillet 2000

C'était une belle journée d'été. Les UEH se terminaient. Je m'étais attardée à discuter avec un intervenant, puis je m'étais offerte le luxe de prendre «le chemin des écoliers» pour rentrer à la maison. J'avais besoin de réfléchir tranquillement sur tout ce que j'avais entendu pendant ces deux jours. Je roulais dans cette belle nature qui entoure Marseille, en admirant le début des calanques. L'envie me tentait d'aller y faire un tour, escalader quelques collines ... pourquoi, juste à ce moment, là une tristesse indicible s'est elle emparée de moi ? D'où venait cette brusque envie de me jeter contre un arbre et d'en finir? Mais en finir de quoi ? Une grande angoisse m'a envahie, j'ai mis longtemps à m'en débarrasser. Lorsque je suis arrivée au Vieux Port, la vue de ma maison m'a tranquillisée. Pourquoi cette peur ? L'immeuble était toujours là, il n'y avait eu ni tremblement de terre, ni incendie, j'allais monter chez moi.

Je n'ai pas compris le petit mot griffonné à la hâte par Manon, accroché à la porte d'entrée : «maman attention, il y a les garçons»... pourquoi attention ? Je me réjouissais au contraire de voir mes fils !

Hélas !

Brusquement, ils étaient là tous les trois, nos garçons, dans un état de rage, de haine, de violence indescriptible et nous avons eu peur. Méconnaissables mes enfants. Envolée leur douceur, leur gentillesse, leur sensibilité. Leur regard, habituellement clair et rieur était impressionnant : c'était un regard cynique et déterminé, un regard qui ne respectait aucune barrière. Votre père, sous choc, était assis dans un coin du salon, entouré par trois fous qui hurlaient «papa, tu es pédophile, avoue que tu es pédophile»!

J'ai eu à peine le temps de dire :

« Mais que se passe-t il dans cette maison, à quoi vous jouez »?

Leurs cris ont couvert la fin de ma phrase :

« Tais-toi, tu n'as rien à dire, c'est nous qui parlons maintenant, il est temps d'avouer !»

Le reste s'est perdu dans un bruit infernal, chacun de son côté hurlant des insanités. Affolée, perdue, j'ai pensé qu'ils avaient envie de nous tuer et pour me donner du courage je me demandais lequel passerait à l'acte le premier.

Qui étaient ces énergumènes qui nous regardaient froidement en nous accusant de choses horribles ? Je les fixais terrifiée, je pensais à ces procès politiques où des personnes innocentes sont interrogées pendant des heures. On ne les écoute même pas : elles sont coupables et doivent le reconnaître. J'en avais froid dans le dos.

Incapable de prononcer un mot, je me répétais «c'est un cauchemar, tu vas te réveiller ».

« Il faut qu'on parle », criaient ces trois individus mais avant que nous puissions dire le moindre mot, des hurlements :

«Taisez-vous, c'est nous qui parlons !»

Alors on écoutait, avec l'espoir de comprendre ce qui nous arrivait. Ils étaient terriblement embrouillés dans leurs discours et nous n'arrivions pas à suivre. Dès le moindre essai de parole de notre part, ils recommençaient à brailler, on aurait dit des fous : c'étaient des fous furieux. Ils sont sortis sur la terrasse, ont renversé les chaises, la table et les verres avec les boissons, pendant que l'un d'entre eux hurlait «mon père est pédophile et ma mère est complice, qu'on le sache» ! Par moments, ils tremblaient comme des feuilles et après les cris venaient une crise de larmes et de nouveaux des insultes. Sidérée, sous choc, incapable de réagir, de penser, j'aurais voulu les prendre dans mes bras pour les calmer, les rassurer, les embrasser, leur demander ce qui s'était passé, pourquoi ils étaient dans un état pareil, les tranquilliser et bercer leurs peines comme lorsqu'ils étaient petits. La peur de me faire battre me retenait de faire le moindre geste affectueux. Anéantie, je ne comprenais rien. Pierre me communiquait sa surprise et son désarroi par son regard interrogatif et désespéré.

La scène a duré plus de deux heures, puis, brusquement, ils sont partis, nous laissant sans forces, complètement démolis.

Isabelle était avec ceux qu'auparavant on appelait ses "frères". J'écrirai d'elle plus loin. Isabelle est un cas à part.

Cela arrive souvent que vers l'adolescence, les enfants adoptés s'inventent des malheurs et des mauvais traitements inexistantes. A partir de l'âge de 9/10 ans, Isabelle a commencé à raconter des horreurs sur nous, à mentir, à nous faire souffrir. Nous l'avons adoptée parce que nous étions prêts à l'accueillir comme notre propre enfant. Elle nous a apporté beaucoup de souffrances. Elle a été trop loin.

Le choc a été terrible.

Notre « cathédrale» a subi des dommages incalculables. La cathédrale : c'est notre philosophie de vie. Pierre l'avait si bien expliqué à nos enfants :

« Imaginez que tout au long de votre vie, vous avez à construire quelque chose de magnifique, disons une cathédrale. Vous commencez par amasser des pierres, vous les triez : chaque fois que vous faites quelque chose de bien vous pouvez prendre la pierre correspondante. Pour une telle construction il faut des pierres de toute taille parce que même un petit geste envers quelqu'un, un sourire, une parole d'encouragement est un petit caillou que vous pouvez ajouter à votre construction. Les jours, les années passent, l'édifice commence à sortir de terre, les fondations sont bonnes. De temps en temps vous vous arrêtez pour jeter un coup d'oeil sur votre oeuvre, parfois vous êtes devant des

choix : faut-il faire une ouverture ici ? Et cette gargouille où la placer ? Mais il vous arrive aussi d'avoir, hélas tout un pan de mur qui s'écroule : vous vous rendez compte alors que les matériaux choisis n'étaient pas les meilleurs, il faut revoir cela !

« Il ne faut surtout pas se décourager, vous avez le temps. Dans la vie on peut se tromper tout en étant de bonne foi. Courage alors, l'édifice n'est pas fini, il reste encore beaucoup de travail : au boulot ! Choisissez bien vos pierres, réfléchissez au moindre détail, avancez lentement, avec l'amour du travail bien fait.

« Ce qui est important, mes enfants, c'est le regard que vous poserez sur votre construction lorsque vous serez vieux. Il faudra que l'ouvrage soit beau, que vous en soyez fiers pour pouvoir le montrer à vos enfants et petits enfants qui, à leur tour, auront mis en route leur chantier ».

Or cette cathédrale a été terriblement secouée par un cataclysme inattendu et inexplicable.

Nous sommes sortis vivants de cet amas de débris, tout ce qui restait des joies, des peines, des rires d'enfants, des petits et grands bonheurs, des soucis et des réussites, des chants, des vacances ensoleillées, tout ce qui était notre famille, mais les blessures sont très profondes et nous nous demandons si nous pourrions nous en remettre un jour et recommencer à vivre « normalement ».

Après cet écroulement, lorsqu'on étouffait encore, à cause de la poussière épaisse qui retombait très lentement sur le sol, nous avons eu d'autres secousses inattendues. C'étaient quelques proches, amis ou voisins qui essayaient de nous aider, de nous sauver, mais leurs paroles maladroitement nous enfonçaient encore un peu plus dans le trou béant provoqué par le désastre.

« Êtes-vous sûrs de ne pas être un peu coupables, essayez de vous souvenir de vos actes, de vos paroles »...

« Il n'y a pas de fumée sans feu ».

Hébétés, désespérés, assommés par ce cataclysme, nous avons décidé de nous réfugier tous les trois, Pierre, Manon et moi dans ce qui restait de nos murs. Nous avons pris soin de bien nous barricader pour ne plus rien entendre et nous avons essayé d'analyser l'événement pour réussir à comprendre.

Une douleur folle nous étreignait. Elle nous empêchait de réfléchir calmement.

Au fur et à mesure que les jours passaient, au fur et à mesure que la poussière retombait, en regardant par la petite fenêtre de notre réduit, nous pouvions mieux mesurer dans ses moindres détails, l'étendue de notre désastre.

C'est cela j'imagine, qui a dû se passer à New York lorsque les deux tours sont tombées : une fois la poussière disparue on a pu s'approcher du trou béant qui restait et imaginer ... pleurer, hurler sa détresse.

En ce qui nous concerne, nous n'arrivions plus à vivre, à raisonner, à nous organiser. Notre tête était remplie par les hurlements des garçons et par leurs terribles accusations. Nous n'arrivions plus à avoir un contact avec le monde extérieur. Notre vie s'est arrêtée un jour ensoleillé d'été, le 29 juillet 2000. Il y a eu un avant et un après.

Maintenant, lorsque je me retourne, je vois un champ de ruines : tout est démoli et rien ne repousse, pas la moindre petite fleur entre les pierres, plus un souffle de vie. Le ciel s'est rempli de gros nuages noirs et menaçants. Que va-t-il nous arriver de nouveau ?

Pendant les premiers jours, après le clash, nous étions tellement abasourdis par ce qui nous était arrivé ! La douleur nous empêchait de réfléchir, de faire le point, par moment nous n'arrivions même plus à mettre en mots nos pensées. Quelle était notre faute ? Qu'avions nous fait de mal ? Est-ce que c'était mal d'aimer ses enfants ? On avait beau se remettre en question, se torturer, nous tournions en rond, l'esprit en déroute, le coeur en morceaux. Nos garçons nous avaient, jusqu'ici, paru bien dans leur peau, heureux avec leurs familles. Ils n'habitent pas la même région et pourtant nous nous retrouvions souvent, chez l'un ou chez l'autre et nous ne perdions jamais une occasion pour organiser une rencontre. Nous nous retrouvions avec joie et je ne pense pas que c'était par devoir qu'ils nous recevaient : leur rire franc et spontané venait du coeur. Les petits-enfants avaient l'air d'être heureux avec leurs parents. Nos rencontres étaient des moments de pur plaisir. Elles allaient au delà du simple bavardage et c'était bon de nous raconter. Nous étions tous adultes désormais et si nos discussions étaient parfois sérieuses, nous aimions aussi beaucoup nous amuser, faire des farces et jouer avec les petits. Comment des garçons qui nous étaient si proches avaient-ils pu inventer de tels mensonges, se transformer en monstres, devenir de tels pantins ? Oui, je parle de pantins, car nous avons vite compris qu'ils avaient subi un lavage de cerveau : dans quel but ? Pourquoi ? Par qui ? Cela était clair, mais incroyable ! Comment ont ils pu tomber si bas ? Comment les réveiller ? Les aider ?

C'était et c'est encore aujourd'hui absolument hallucinant.

Oui, mes enfants, notre famille est morte. Disloquée, pulvérisée, anéantie, salie, emportée par une avalanche de boue noire dont les traces ne s'effaceront qu'au moment de notre disparition, cette mort que j'attends avec impatience. Tous les jours je me réveille avec cette immense peine, en me demandant avec angoisse où puiser les forces pour affronter cette nouvelle journée vide de cette présence chaleureuse. Il y a certes Pierre et Manon qui m'entourent affectueusement mais pour eux aussi le quotidien est dur.

43 années de bonheur, d'amour partagé, de complicités, où vous avez pris votre place petit à petit, où la vie s'est débrouillée pour nous apporter notre lot de joies et de

soucis, mais nous étions ensemble, nous nous aimions et cet amour nous donnait une grande force. Comment oublier ?

Mais le MAL est arrivé ! Pourquoi ? Par qui ? Comment ?

Maintenant, vous, les criminels, ceux que je n'ose plus appeler «mes enfants» vous êtes rentrés chez vous. Vos femmes, muettes et volatilisées depuis le jour de la grande scène, vous attendaient. Contaminées, elles aussi, car comment oublier tous ces jours passés ensemble dans l'allégresse, la gaieté, les rires, les jeux avec vos enfants, les bisous, les câlins?

Lors de votre scène démentielle, vous nous avez déclaré avoir expliqué à vos enfants quel genre de monstres nous étions : un père pédophile et une mère méchante et complice. Choqués et affolés, ces gamins n'ont rien du comprendre. Nos rapports étaient pleins de tendresse et d'amour. Vous ont ils cru ? Comment ont ils réagi ? Sont ils sous choc ? Vous rendez vous compte du désastre psychologique que vous leur faites subir? Toute leur vie sera marquée par l'égaré et l'inconscience de leurs parents ! Dans quelles conditions vont ils vivre cela ? Il en restera toujours une trace.

Vous êtes vraiment des minables !

On leur a enlevé leur âme. On leur a changé leur cerveau. Verrouillées leurs idées, leurs émotions, leur personnalité ! Disparue leur joie de vivre, leur spontanéité, leur gentillesse, leur amour de la vie !

Butés et méchants contre les personnes qui ne sont pas de leur avis, inhumains avec nous, leurs parents, avec Manon, leur soeur, ils ont coupé tout lien avec les amis qui ont essayé de les raisonner, qui ne comprennent plus et qui, angoissés nous demandent comment les aider et nous aider. Nous sommes perdus, effondrés. J'ai beau réfléchir, demander conseil, voir des spécialistes de ces situations, je n'arrive pas à avancer, bloquée par une barrière inconnue et infranchissable.

Je suis dans un gouffre profond et obscur, je cherche vainement un indice qui nous aiderait à trouver une toute petite lumière pour nous redonner un peu d'espoir. Hélas! Notre souffrance est immense, terrible, inacceptable.

La douleur morale peut être parfois plus insoutenable que la douleur physique. Pour soulager cette dernière la science moderne a créé tout un arsenal de médicaments qui calment souvent avec succès. Mais que faire pour atténuer la douleur de l'esprit ?

Où suis-je ? Tout est noir et silencieux autour de moi. Il ne fait ni froid ni chaud, il s'agit d'un lieu sans odeur, sans bruit, un endroit neutre. Je souffre et c'est une souffrance continue, insupportable, dure à vivre. Le temps passe lentement. Il m'arrive d'avoir si mal que pour me donner du courage je songe sérieusement à abolir cette notion de temps, à

l'arrêter : la mort, voilà la solution pour ma douleur. Mais s'il est assez simple de trouver le moyen d'en finir, c'est le courage qui me fait défaut !

La vie serait elle si attachée à moi ?

Je suis devant une grande bâtisse lugubre et sombre. Il s'agit d'une maison carrée, à plusieurs étages, avec des petites fenêtres bien alignées, toutes avec des barreaux. Autour, la nature est triste et désolée : la sécheresse a jauni les champs, les arbres sont rares et on ne voit aucune maison. Pas de bruits, aucun cri d'oiseau dans le ciel, pas un aboiement de chien. Le silence est impressionnant.

On entre dans cette maison, qui a l'air d'être une prison, par un grand portail vert foncé, bien cadenassé. Je sonne mais tout reste silencieux et personne ne vient m'ouvrir. Je suis là, à l'extérieur, terriblement angoissée. Mes enfants, votre âme est là-dedans. Prisonnière, meurtrie, réduite au silence et dans l'impossibilité de communiquer. Nous n'arrivons pas à vous faire passer le moindre message d'amour et de courage.

Que faire ? Comment vous aider à vous évader ?

Mes pauvres enfants, vous avez probablement eu droit à un lavage de cerveau, vous ne vous êtes pas rendu compte du danger, vous vous êtes égarés, vous ne savez plus réagir, discerner le bien du mal, le vrai du faux. Vous avez perdu la mémoire, vous ne vous souvenez plus de rien, ou alors le peu de souvenirs qui vous restent ont été piétinés et réduits à une bouillie infâme qui sent le sale et l'envie de faire du mal.

Dois-je crier ? Hurler ? Cela ne sert à rien. Vos bourreaux sont très habiles, très forts, ils vous gardent jalousement prisonniers. Vous êtes anesthésiés, amnésiques : vos femmes ont subi le même sort. Je n'arrive pas à le croire !

Comment vous sortir de cet enfer, de ce cauchemar ? Je vous aime et je ne peux pas vous aider. Terrible souffrance pour moi, pour papa, pour Manon mais pour vous aussi ! Que faire ?

Qu'avez vous fait de vos enfants ? Comment vont-ils ? Comment vivent ils cette période noire ? Quelle envie de les serrer dans mes bras, de reprendre nos «parlotes» comme dans le bon vieux temps, de rire, de chanter, de se balader...

Vous, leurs parents, quand réussirez vous à vous réveiller ?

Maintenant il y a cette prison entre vous et nous. Souvenez vous, nous sommes là, nous vous attendons devant cet horrible portail vert foncé, prêts à vous recevoir dans nos bras, prêts à vous aider à vous échapper, à vous faire oublier ces longs mois horribles et inimaginables. Notre amour pour vous n'a pas perdu de sa force. Notre souffrance est profonde et fait très mal. Parfois, nous avançons dans des ténèbres affreuses, nous perdons un peu notre chemin, mais nous sommes deux, trois avec Manon qui nous aide à porter la boussole et à nous indiquer la route. Nous arrivons à tenir le coup, mais dans quel état !



Vos accusations sont terribles, mauvaises, sales, ignobles de votre part. Nous savons que vous n'êtes plus vous mêmes actuellement et que le jour où vous vous réveillerez il faudra vous aider à supporter la culpabilité qui sera la vôtre, lorsque vous vous rendrez compte de tout le mal que vous nous avez fait.

Nous sommes perdus, brisés. J'ai beau réfléchir, demander conseil, voir des spécialistes de ces situations, je n'arrive pas à avancer, bloquée par une barrière inconnue et infranchissable.

Je suis dans un gouffre profond et obscur, je cherche vainement un indice qui nous aiderait à trouver une toute petite lumière pour nous redonner un peu d'espoir. Notre souffrance est immense, terrible, inacceptable.

La douleur morale peut être parfois plus insoutenable que la douleur physique. Pour soulager cette dernière la science moderne a créé tout un arsenal de médicaments qui calment souvent avec succès. Mais que faire pour atténuer la douleur de l'esprit ? Je suis enveloppée de douleur, je dois vous sortir de ma tête, tous, je dois faire mon deuil, me convaincre que vous êtes tous morts, que nous ne nous reverrons plus, que cette vie heureuse que nous vivions tous les jours, cet amour partagé, cette joie, ce bonheur, tout cela a été détruit.

Il me faut changer les projets pour le restant de mes jours : je ne peux plus compter sur vous, ma famille s'est réduite à trois personnes. Finies les réunions chaleureuses et bruyantes, oubliées la joie de ces retrouvailles, j'ai perdu l'envie de vivre.

Vous étiez aussi notre "assurance vieillesse". Le fait de vous avoir autour de nous, si proches malgré tous ces kilomètres qui nous séparaient mais qui ne nous empêchaient pas de vous revoir souvent, nous donnait la certitude et surtout la tranquillité et le bonheur de penser que quoiqu'il puisse nous arriver, vous étiez là, nous ne serions pas seuls.

Vous nous l'aviez prouvé lors de la première opération de papa : une heure après mon coup de téléphone, Paul était déjà là, les autres sont venus aussi très vite, cela m'avait donné une force incroyable.

Mais maintenant ? Voilà le grand point d'interrogation, voilà l'énigme. Encore aujourd'hui cela reste un mystère. Il y a eu la grande scène ! Comment avez-vous fait pour vous mettre dans cet état que je qualifie de démence, dans cette furie indescriptible pour venir jusqu'à la maison nous insulter horriblement ? Une dizaine de jours avant cette rencontre incroyable, Sylvain nous avait demandé si nous acceptions d'accueillir Christophe pour quelques jours : ses sœurs partaient chez des amis et lui, voulait aller chez papi et mamie. Nous avons passé six jours délicieux. Vous êtes venus ensuite, peu de jours plus tard. Vous avez commencé à crier dès votre entrée dans l'appartement.

Te souviens-tu, Sylvain, avoir été dans notre salle de bain, avoir pris un verre à dents, l'avoir lancé de toutes tes forces contre la grande glace, en hurlant :

« Au moins vous ne pourrez plus voir vos sales gueules dans la glace, lorsque vous ferez votre toilette le matin ! »

Sylvain ensuite, lançant une bouteille d'eau sur ma tête, en criant ... Jean, aidé par un de ses frères renversant la table de la terrasse où il y avait des verres et des bouteilles ... criant ensuite, parce qu'il nous avait demandé de lui prêter de l'argent quelque temps auparavant et nous lui avions répondu que nous lui faisons cadeau de cette somme. Il nous a insultés parce qu'il avait dit « prêter » et nous avions répondu « cadeau » ! Ce jour là, nous n'avons pas pu échanger une seule phrase, car nos mots étaient couverts par vos vociférations :

« Taisez-vous, c'est nous qui parlons ! »

Vous étiez hors de vous, tellement enragés et menaçants que nous avons eu très peur de nous faire battre. Mais le pire et le plus douloureux, était de vous voir ainsi. Vous étiez dans un état anormal, provoqué certainement par quelque drogue, hypnose que sais-je ? En tous cas par quelque chose de très maléfique. Des colères pareilles on ne les voit que dans les films, bien que je n'en aie jamais vues d'aussi terribles, au cinéma.

Pleine d'angoisse, je regardais les trois personnages déments qui vociféraient : qui étaient ces forcenés ? Je ne les reconnaissais plus !

Par la suite, Paul a écrit à un certain nombre de nos amis et à la famille (sauf à ses oncles, pourquoi ?) en déclarant « Pierre est pédophile et sa femme Louise complice ». C'en était fini de « papa et maman » !

Cela se passe de commentaires ! Que s'est-il passé que vous ayez ainsi perdu le contrôle de vous mêmes ?

Depuis toujours la musique est mon moteur, elle me donne des forces, elle m'apaise, elle m'aide à réfléchir, elle me remplit de joie, mais lorsque la douleur est insupportable, l'écoute devient impossible.

Après la mort de mes parents, pendant des mois, je ne la supportais plus. La maison restait silencieuse, en deuil. Pourtant l'envie de musique était là, bien présente, mais la moindre note transformait mes yeux en fontaine. Je n'arrivais pas à me contrôler, j'éclatais en sanglots.

Enfants, vous nous avez quittés depuis treize mois : treize mois de silence, treize mois d'angoisse, de déprime, de désespoir. Par moment il me semble devenir folle, étouffée par des questions qui restent bien sûr sans réponse, ma tête est pleine de projets invraisemblables pour venir vous secouer, vous réveiller. Je suis votre maman, je vous aime, je souffre avec vous, qui devez subir un drôle de traumatisme « pour être bien » a-t-on du vous dire. Je hurle, je ne supporte pas de vous savoir pris en otage. Et vous, tels des marionnettes, des zombies, vous suivez la route indiquée, en souffrant. On vous a convaincus de vous séparer de votre famille, de vos amis, qui viennent nous voir parce qu'ils trouvent chez vous porte close. Eux non plus ne comprennent pas ce qui vous arrive et nous demandent comment faire pour vous retrouver !

La maison est calme depuis votre départ, elle est morte. J'ai rangé mes CD au fond d'une armoire et j'allume la radio seulement pour avoir des nouvelles. Partout en ville il y a de la musique, je n'arrive pas à la supporter. Il m'arrive parfois, lorsque je suis dans un magasin, de laisser mes courses, pour me précipiter dans la rue, et pleurer à l'abri des regards. Un jour, une dame m'a arrêtée très gentiment : « Vous êtes si triste, comment pourrais je vous aider? »

A vingt ans, je rêvais de construire une grande famille remplie d'enfants, pleine de bonheur, de rires et de complicités. Un jour, j'ai rencontré Pierre : le bien être d'avoir trouvé celui avec qui on peut tout partager, quelqu'un de très cultivé, intéressant, drôle, fin, sensible. Nous avons un projet de vie, petit à petit nous avons construit notre route tous les deux d'abord, avec vous, nos enfants, ensuite. Nos valeurs étaient claires dans nos têtes et faciles à suivre puisque de tout temps elles faisaient déjà partie de nous : l'amour au sens large du terme, le partage, la générosité, la sincérité, l'écoute de l'autre. Je crois que notre parcours reflète bien le chemin que nous avons voulu suivre.

Les années ont passé, nous pensions avoir réussi, nous étions vraiment heureux de nous retrouver tous ensemble, la preuve était que, même si nous habitions loin les uns des autres, nous nous rencontrions souvent, avec grand plaisir.

Quarante trois ans de bonheur, cela ne s'invente pas, on ne peut pas «faire semblant» pendant toutes ces années, et pourtant c'est de cela aussi que vous nous accusez !

« Nous vivions pour le regard des autres. »

Comment peut-on être assez stupide pour prétendre cela ? Pourquoi alors veniez vous à la maison dès que vous en aviez la possibilité ? Comment expliquer tous ces coups de fil où nous parlions longtemps, heureux de s'entendre, de se raconter? Et nos retrouvailles, chez les uns ou les autres ? Est-ce que, à ces moments-là, faisons nous semblant d'être heureux de nous revoir ? Étions nous vraiment obligés d'y participer si l'envie nous manquait ? Pourquoi aviez vous besoin de nos conseils lorsque quelque chose vous tracassait ? Pourquoi nous étiez vous si proches ?

Comment avez vous fait, tout à coup, vers la quarantaine, et même la quarantaine dépassée, pour prendre conscience d'avoir vécu une vie de maltraitance et de souffrance ? Pourquoi vos enfants étaient-ils souvent chez nous et pourquoi semblaient-ils si heureux de nous voir ?

La douleur se transforme parfois en colère, en rage, elle me donne des idées de meurtre. Cela vous réduirait enfin au silence, vous ne pourriez plus raconter des horreurs sur nous et démolir notre famille comme vous le faites encore actuellement. Au début, vous avez essayé de manipuler aussi vos oncles et vos tantes. Nous avons remarqué avec intérêt que vous avez choisi surtout ceux qui vous paraissaient plus malléables et, en effet, il y a des personnes qui se sont posé des questions : dans vos accusations, vous étiez tellement déterminés, vous aviez l'air si sûrs de vous !

Ce furent pour nous des moments terriblement éprouvants. Nous étions dans la peine et nous découvriions qu'une partie de notre famille doutait de nous ! Il y a eu un froid pendant un certain temps. Nous avons pu et su nous expliquer : maintenant tout est rentré dans l'ordre. Cela aurait été certainement plus simple et moins douloureux si nous avions pu éviter cela ...

Avant ce drame j'étais fière de vous, mes fils, Votre attitude me laissait croire que vous étiez intelligents, sensibles, clairs dans votre tête, bien dans votre peau, forts et bons. Je ne vous ai pas reconnus lors de la grande scène. J'avais devant moi votre enveloppe charnelle mais on vous avait changé le cerveau. Comment, par quels moyens arrive-t on à manipuler ainsi des personnes ? Je ne peux que faire le constat. Comment avez vous pu tomber si bas ! Même vos femmes n'ont pas su se protéger ni vous protéger ! Vous avez saccagé notre vie familiale et semé tellement de peine autour de vous, à commencer par vos enfants qui n'ont plus le droit de nous voir et sont probablement horrifiés d'avoir des grands parents aussi «méchants» ! A cause d'eux, Manon aussi souffre : elle a perdu trois frères et neuf neveux.

Quelle pourriture vous êtes, mes enfants !

Vous, mes belles filles je ne vous comprends plus. Même si vous n'étiez pas là pendant la grande scène (par lâcheté ? par égoïsme ? par je m'en foutisme ?) naïvement, j'espérais un signe de vous. J'essayais de me mettre à votre place et je me disais que, dans un cas pareil, j'aurais foncé chez mes beaux parents pour leur dire :

« Quelque chose ne va plus, aidez moi à comprendre. Jusqu'ici nous avons eu de bons rapports, je vous connais depuis des années, nous étions souvent ensemble et s'il y avait eu le moindre problème, je m'en serais aperçue. »

Nous vous avons attendues : en vain. D'ailleurs, depuis ce maudit jour, vous vous êtes évanouies dans la nature : c'est tellement plus facile de choisir la fuite ! Cela m'a fait mal, très mal. Je vous aimais : maintenant je ne sais plus ! Depuis bien des années vous faites partie de la famille. Il nous semblait, à Pierre et à moi, que nos fils étaient heureux avec vous, nous nous aimions et une grande complicité nous liait. Vous étiez souvent chez nous, je vous considérais comme des amies et je me réjouissais de vous avoir comme belles filles. Ma belle mère ne m'a jamais acceptée au fond de son cœur et j'en ai beaucoup souffert. Toutes nos rencontres, pour moi, étaient une épreuve, une souffrance. Je m'étais juré qu'avec mes belles filles les choses seraient bien différentes. Il me semblait avoir réussi et j'en étais heureuse. Hélas ! J'arrive à regretter de ne pas vous avoir traitées en «belle mère». Vous avez démoli quelque chose de précieux et de profond qui nous unissait, un sentiment que j'appelle : l'amour. Imbéciles !

Même si on arrivait un jour à se réconcilier, ce ne sera plus jamais comme avant. D'ailleurs je n'ai plus aucune envie de vous revoir. Vous êtes égoïstes et bêtes. Vos maris souffrent, nous souffrons aussi et vous ne savez qu'attiser un grand feu. La déception est grande pour moi, je vous plaçais très haut, vous étiez formidables. C'est fini !

Je pleure, je pleure, je pleure, j'avance en pleurant et je n'en peux plus. Comment avez-vous pu vous laisser manipuler ainsi ?

Souvenez vous, il y a bien longtemps, nous avons fait la connaissance d'un garçon qui faisait partie d'une secte. Avec vous, nous nous étions renseignés sur ce «monde» glauque et dangereux, nous étions presque devenus des spécialistes ! Vous étiez adolescents alors, beaucoup de choses ont changé et actuellement ce sont les thérapies sectaires qui recrutent. Il suffit d'un petit groupe et surtout d'un «thérapeute» : le tour est joué. Vous étiez au courant de ce genre de choses, cela ne vous a pas empêché de tomber dans le piège ! Vous n'avez pas su vous défendre du MAL, chose immonde qui a réussi à mettre vos cerveaux à l'envers, à vous faire croire toutes les horreurs dont vous nous accusez et vous avez détruit toute la famille.

Ils étaient vraiment diaboliques ces gens qui ont travaillé sur votre mental. Nous n'avons malheureusement aucun indice sur vos nouvelles fréquentations. Vous avez coupé tout lien aussi avec vos amis. Nous devenons fous et je me casse la tête en cherchant à cause de QUI et COMMENT vous en êtes arrivés là, par quel moyen nous pourrions vous aider à vous sortir de ce borborygme. J'ai beau discuter, rencontrer plein de gens, lire, réfléchir, je ne sais toujours pas quoi faire.

C'est incroyable et horrible, on ne peut pas vous aider, nous ne pouvons que vous attendre et espérer le miracle. Attendre, se taire, être là, vous aimer en silence et de très loin, sans donner le moindre signe, qui de toutes façons serait interprété en négatif et comme vous êtes tous dans la même galère ...

Je découvre des lectures intéressantes :

Dans le rapport 2001 - Étude: les activités de psychothérapeute, de la Mission Interministérielle de Lutte contre les Sectes (MILS), je lis :

« Les psychothérapies constituent, avec la formation professionnelle, le terrain privilégié investi par de micro groupes sectaires, où sévissent des escrocs et des gourous susceptibles d'une grande capacité de nuisance auprès de personnes vulnérables.

« La psychothérapie est fréquemment une activité plurielle. Les circuits de formation, en représentent une part non négligeable : un psychothérapeute exerçant en cabinet libéral est souvent également formateur, voire coach. Il peut éventuellement assurer la supervision - qui lui est rémunérée - d'autres psychothérapeutes ».

Au travers des dossiers dont elle est saisie, la MILS a toutefois pu observer que les thérapeutes extrêmement nuisibles sont parfois mus par un jeu de pouvoir et de mise sous influence, davantage que par l'attrait de l'argent.

La MILS a pu examiner l'organisation d'un groupe français dispensant des formations à l'analyse transactionnelle. Cette organisation met en évidence un système de vente pyramidale.

« Tout nouveau « membre » a l'autorisation, qui peut constituer de fait une obligation, de prendre des patients en analyse transactionnelle alors qu'il est lui-même encore en formation au métier de psychothérapeute. La prise en charge de patients lui permet de rémunérer sa propre formation. Des taxations sont opérées au profit du maître en psychothérapie, des échelons régional, national, international de l'organisation.

« La pyramide a pour base les clients en thérapie, puis les « contrats » ... population en formation dans les quatre champs, c'est à dire la guidance, l'éducation, l'organisation, la psychothérapie. Les contrats peuvent espérer devenir certifiés dans les quatre champs, enseignants en cours d'habilitation enseignants didacticiens.

« Appliquée notamment à la vie professionnelle, l'analyse transactionnelle offre des formations comportant l'usage de « timbres psychologiques » timbre humiliation, timbre colère, timbre anxiété, que l'adepte colle dans son carnet psychologique.

« Au delà de ces exemples qui relèveraient d'un bêtisier, s'ils n'émanaient d'entreprises ou de salariés contestant à juste titre de tels apprentissages dans le cadre de formations professionnelles financées sur des fonds mutualisés, des pratiques attentatoires à la dignité des personnes, émanant de psychothérapeutes ou "praticiens" de l'analyse transactionnelle ont été portées à la connaissance de la MILS.

« Il a pu être constaté que jouaient une habilité et une solidarité sans faille entre organismes et groupements professionnels douteux, au détriment des victimes. Des comités d'éthique ou commissions de déontologie auto proclamés discréditent les plaintes, suscitent de faux témoignages et se prononcent en faveur des psychothérapeutes concernés. »

Je regarde la mer et je pense à toi, Paul. Nous avons été séparés pendant des longues années, tes enfants ont grandi loin de nous et nous étions des grands-parents frustrés de votre présence, mais heureux et si fiers que tu puisses vivre ton rêve. Parfois l'absence était dure à vivre, presque insupportable, mais il y avait le courrier et quelquefois le téléphone ou un télégramme.

Après des années de « galère » pendant lesquelles tu construisais Tara, ton bateau, tu avais levé l'ancre pour de bon ! Cette passion de la mer et donc ce chantier t'avaient interdit le moindre écart pendant cinq ans : pas de sorties, pas de folies. Tout ce que tu gagnais était englouti par Tara. Tu as rencontré Manon qui a partagé ton rêve. Elle a même appris la soudure pour mieux t'aider. Nous avons une grande admiration pour vous deux. Vous aviez une vie dure mais vous étiez heureux. Lorsque le découragement vous envahissait, lorsque vous aviez des doutes sur la fin de ce chantier, nous étions là avec vos frères et sœur pour vous entourer, vous redonner du courage.

Le jour de votre départ nous étions tous terriblement émus. Tu nous taquinait souvent en nous déclarant que tu espérais arriver au moins jusqu'au Frioul, l'île en face de Marseille, mais nous savions que ton rêve était le tour du monde.

Et puis, il y a eu tes lettres. Tu écris bien, Paul, c'était un bonheur de te lire. Dans ces moments-là, nous avons l'impression d'être à tes côtés. Tu racontais vos aventures que nous faisons ensuite partager à la famille et aux amis. Nous avons eu la chance aussi de venir vous rendre visite sur vos îles lointaines. A chacune de nos rencontres, nous nous retrouvions avec joie, comme si nous nous étions quittés le jour auparavant et nous rattrapions vite le temps perdu. Papa a même traversé l'Atlantique avec vous. Ce sont des souvenirs de bonheur inoubliables. Toi et le bateau, Manon, Benoît...

Après la traversée du Pacifique il y a eu la naissance de Thomas... et toujours la navigation. Tu nous racontais la vie à bord, les paysages, les îles lointaines, la découverte de ces terres exotiques, la beauté du monde, les rencontres, mais aussi vos difficultés. Parfois la recherche d'un petit boulot pour remplir le porte-monnaie était difficile, vous avez eu quelques problèmes de santé, mais dans l'ensemble on sentait le bonheur à travers les lignes de tes missives et nous étions heureux pour vous et fiers, très fiers de votre exploit.

Pendant votre halte, à la Guadeloupe, votre bateau a brûlé. Ton coup de fil désespéré m'a rejointe chez Nonna. Ce soir là je dînais aussi avec Andrea, mon frère, mes sœurs et leurs maris. La nouvelle nous a coupé l'appétit. Nous étions atterrés pour toi, pour ton rêve brisé. Andrea, a eu une idée :

« De quelle somme Paul a-t-il besoin ? Il faut l'aider, si non à quoi sert une famille ? Nous allons partager les frais en parts égales et toi, Nonna tu donneras le double pour ton petit-fils. "Tara" doit repartir. »

Ainsi fut fait.

Maintenant, c'est différent. Tu nous as insultés, pourris, traînés dans la boue, plus bas que terre. Pourquoi ? Aujourd'hui encore, nous ne comprenons pas et la douleur est toujours là, avec les questions. Toi, enfermé dans ta folie : comment la définir autrement ? Et ta femme, tes enfants avec. Andrea est très en colère envers toi, envers tes frères. Il a essayé de venir vous voir, de discuter avec vous. Vous avez été odieux et surtout vous avez tellement dénigré Nonna que pour lui vous êtes tous morts : vous n'existez plus.

Il a raison. Vous avez dépassé les bornes.

Que faire ?

Que devenez vous ? Comment vivez-vous ? Comment croire que même Benoît et Thomas sont engloutis avec Manon dans ton mauvais «trip» ? Ils ont pourtant dix sept et vingt ans maintenant ! Est-il possible qu'ils n'aient pas envie de nous parler, d'essayer d'y voir clair ? Pour comprendre ! Ont ils subi eux aussi un lavage de cerveau ?

Cela nous apparaît évident.

Je ne pensais pas que des histoires aussi abominables pouvaient survenir dans les familles heureuses et unies. Aujourd'hui, Paul, je préférerais vous savoir morts. Au moins, après la douleur de la disparition, restent les bons souvenirs, cela nous aurait aidés pour continuer à vivre.

Comment faire avec vous si loin et pourtant si proches ? Où trouver la force pour accepter tous ces jours vides de vous ? Nous ne savons même pas si nous pourrions vous revoir, si vous arriverez à vous réveiller de ce cauchemar immonde, si nous aurons le temps de nous aimer à nouveau, si nous pourrions recommencer à vivre «comme avant».

Paul, je n'en peux plus, je ne comprends RIEN à cette sale histoire, par moments il me semble glisser vers la folie : trois fils, trois belles filles, neuf petits enfants ont été engloutis : quinze personnes sont devenues esclaves de quelque chose que je nomme LE MAL. Disparues... c'est à se tirer une balle dans la tête ! Si seulement je pouvais m'arrêter de vous aimer !

Nous avons survécu ainsi pendant une année, enfermés tous les trois dans notre « trou », en coupant tout contact avec l'extérieur. Notre amour nous soutenait et l'effort que nous faisons pour empêcher l'autre de sombrer complètement, nous aidait, par moment, à dépasser notre douleur.

Surtout, oui surtout il y avait Manon, notre soleil, si présente, si proche, si disponible. Témoin de notre vie passée, elle nous empêchait de sombrer dans la folie, elle nous encourageait, elle nous protégeait. Avec elle nous pouvions nous souvenir «d'avant» et cela était important qu'elle participe au récit de notre vie familiale, avec un détail oublié, un souvenir. C'était une preuve de plus que notre vie avait bien été celle que nous évoquions, car après des accusations si terribles il était évident que nous devions nous remettre en question et puisque nous ne comprenions rien de ce qui nous était reproché, le témoignage et l'amour de Manon nous aidaient à survivre et à essayer de faire des projets pour sortir nos fils, ses frères, de cette machinerie infernale. Plus le temps passait et plus il nous semblait certain qu'ils avaient été manipulés, mais comment et par qui ?

Et le temps passe : journées tristes, mornes, difficiles. L'espoir est souvent là, bien présent. Il a côtoyé des moments très durs, mais jusqu'à maintenant il arrive encore à faire surface. Nous ne connaissons pas la date, mais nous restons persuadés que nos fils prendront conscience un jour, de tout le mal qu'ils nous ont fait et que nous pourrions alors reprendre une vie normale et être encore heureux ensemble.

Le temps passe. Enfants, vous avez certainement eu le temps de réfléchir, de vous parler, de voir les choses avec calme, peut-être avez vous réussi à mettre en veilleuse votre rage, votre colère qui ressemblait étrangement à de la haine.

Est-ce trop espérer que d'envisager une vraie rencontre ? Êtes-vous prêts maintenant à voir les choses lucidement, à discuter sans cris ni hurlements, ni menaces ?

Le temps passe, vos enfants ont des grands-parents. Les vacances et les week-ends nous réunissaient souvent et c'était un bonheur de se retrouver chez les uns ou chez les autres. Tout à coup il y a eu ce grand silence : plus de rencontres, de balades, d'appels



téléphoniques, plus de courrier, plus rien. Est-ce qu'ils vous posent des questions ? Je crains que les mots papi, mamie et Manon soient tabous maintenant. Un jour, il faudra leur expliquer, ils vous demanderont des comptes. Ils voudront peut-être aussi nous rencontrer pour nous parler, si nous sommes encore en vie.

Gare à vous si vous n'avez pas réussi à vous réconcilier avec nous avant notre mort, les conséquences pourraient être catastrophiques et cette fois-ci ce sera à votre tour de souffrir.

Nous n'avons AUCUNE envie d'être méchants, nous voulons seulement que la VÉRITÉ éclate au grand jour et que vous alliez l'expliquer à tous ceux à qui vous avez raconté des ignobles bobards sur nous.

La maison est ouverte à vous tous. Nous vous attendons !

Il y a plus de dix ans, nous partions chercher une ferme en Provence pour toi, Sylvain, pour ta petite famille et surtout pour tes chèvres. Nous partions souvent pendant le week-end à la recherche d'une maison à restaurer, avec une bergerie et du terrain autour... En même temps, nous découvriions la Provence avec ses villages magnifiques, ses vallées somptueuses et cette nature aux couleurs éclatantes du sud. Vous souvenez vous, Sylvain et Annie de notre allégresse, de nos découvertes, de cette immense bergerie vide et en vente, où il ne restait qu'un bouc dangereux ? De nos projets fous, des vergers dont nous rêvions de voler les fruits, de Pierre qui ne voulait jamais s'arrêter, même pour nous laisser cueillir une seule petite pomme ?

Cécile a fait ses premiers pas tremblotants sur le plateau au dessus des Mées, au milieu des cailloux en riant, en s'arrêtant pour ramasser une fleur, regarder un insecte... pendant que nous visitions une ferme certainement belle autrefois mais qui demandait trop de travaux de restauration.

Pendant ce temps, Paul et Manon naviguaient très loin et nous attendions leurs lettres avec beaucoup d'impatience. Nous suivions leur périple grâce à un grand atlas acheté pour l'occasion, en rêvant devant les noms de petits ports ou d'îles que nous découvriions grâce à nos marins. Jean, le chanceux, les avait rejoints sur une petite île vénézuélienne pendant trois semaines ! Il était rentré très impressionné par les liens d'amitié et d'entraide qui se tissent entre les navigateurs de voiliers qui font le tour du monde, enchanté aussi par la beauté des sites, par la vie en mer, par Benoît son petit neveu qui gambadait sur les grandes plages de sable fin, très à l'aise dans sa petite vie de «matelot» ! Jean étudiait en Suisse. Il venait souvent nous rendre visite avec un ou plusieurs copains qui découvraient avec émerveillement la beauté de Marseille. Vous étiez loin, Manon aussi. Vous restiez pourtant si proches, et nous étions heureux. J'aurais du arrêter le temps !

Je suis chez une amie, la musique me surprend : le clavier bien tempéré de Bach, quelle merveille ! Je l'écoute avec émotion. Je ferme les yeux, je rêve, je suis au bord de l'eau, sous la fraîcheur des arbres. La rivière descend en chantant, il me semble entendre le Louiseno. J'écoute, je suis bien, allongée sur l'herbe. Les enfants et les petits-enfants sont avec moi, avec Pierre. Une petite tête vient se poser sur mon épaule :

« Mamie, tu dors ? »

J'ouvre les yeux et je ris de voir trois petits bouts de chou qui me regardent.

« Mamie, ne bouge pas, regarde, il y a un écureuil sur l'arbre. Là haut, il y a son nid, tu le vois ? Il doit y avoir des petits, j'en suis sûr. »

Et nous voilà partis dans une grande explication sur le mode de vie de ces petits animaux. Christophe raconte, il n'a que six ans, mais passionné par tout ce qui touche à la nature, il sait beaucoup de choses et c'est un régal de l'entendre. Notre petit professeur nous explique comment dort l'écureuil, ce qu'il mange, la couleur de sa petite fourrure...

Mais voilà que, brusquement quelque chose a bougé là bas, dans l'herbe : nous courons voir qui se cache sous les feuilles, mais évidemment avec les cris des enfants la bestiole a disparu. Pour nous consoler nous voilà maintenant les pieds dans la petite rivière, il doit bien y avoir quelques poissons qui se cachent sous les cailloux. Une belle balade le long du lit de la rivière nous fait découvrir encore des merveilles. Nous essayons de pêcher des écrevisses qui filent entre nos jambes, à la grande joie de tous. Nous ne sommes pas équipés pour cela, nous reviendrons, c'est promis !

Après toutes ces émotions, rien de mieux qu'un bon goûter sous la fraîcheur des arbres. Au retour, dans la voiture qui nous ramène à la maison, nous chantons et nous nous racontons des blagues.

C'était cela ma vie d'avant : belle et joyeuse. Les petits-enfants, avec ou sans leurs parents, étaient souvent chez nous pendant leurs jours de vacances, des jours de joie et de bonheur.

Mes yeux remplis de larmes deviennent des rivières. Aujourd'hui j'ai 65 ans. Je suis anéantie. Comment un drame si affreux a-t-il pu survenir ?

Lettre que j'aurais voulu écrire à mes petits enfants.

Une année sans nouvelles, sans vous voir, petits-enfants, sans vous embrasser, c'est une année que je ne souhaite à aucun grands-parents, surtout lorsqu'on ne comprend pas la cause de ce silence. Vous nous manquez terriblement. Papi rêve souvent de vous, il a de la chance quand il dort, mais lorsqu'il se réveille il est tellement désespéré que cela me console de ne pas à avoir vivre cela. Est-ce qu'on se reverra un jour ? Est-ce qu'on pourra de nouveau se rencontrer, se parler, se dire qu'on s'aime, vous dire tout ce que représentez pour nous, vous expliquer quels trésors uniques vous êtes ? Est-ce qu'on aura encore la possibilité de vous chouchouter, de rire, de nous raconter «nos secrets» si importants?

Malgré ce que vos parents ont pu vous dire, au moins vous, les grands, pourquoi ne donnez vous pas un petit signe de vie ? Avez vous aussi perdu tous vos souvenirs ? Comment est-ce possible ? Où alors vos parents vous ont tellement menacés que vous n'osez plus prendre la moindre initiative, ne fut ce que pour un appel téléphonique ? Benoît et Thomas, vous aviez dix-huit et quinze ans lorsque nous nous sommes vus la dernière fois, à cet âge on se sent un peu adultes, non ? Et cela arrive parfois de désobéir à ses parents ! Vous n'étiez pas du genre soumis pourtant. J'ai des frissons et j'ai mal pour vous, en vous imaginant avec une cervelle si ligotée maintenant : nous avons tellement besoin de vous !

Nous sommes coincés, après la lettre de menaces de Paul qui se dit prêt à venir casser tout l'appartement si nous essayons de vous joindre. Cette lettre, cet horrible torchon, nous a fait peur. Après avoir vécu une scène de violence et de haine insupportables, le fameux jour où vos pères sont arrivés tous ensemble pour nous déverser un chapelet d'injures et d'accusations horribles et invraisemblables, nous n'avons pas envie de revivre cela. Mais vous, mes petits enfants, comment acceptez vous cette séparation ? Si vous saviez combien de fois j'ai failli vous appeler, juste pour entendre votre voix ! Seule la peur d'une réaction violente la part de vos parents m'a empêchée de le faire. Pourtant nous sommes persuadés que la paix, dans notre famille, se fera à travers vous, avec votre aide. N'oubliez pas que vous êtes nos soleils, notre raison de survie et que nous vous aimons.

Je vous embrasse très affectueusement  
Mamie

mai 2002

Une lettre de Jean !

Ta lettre m'a glacé le sang, Jean, elle m'a coupé le souffle, elle m'a fait très mal. J'ai fermé les yeux en essayant de reprendre des forces : non ! Je n'allais pas craquer ! Mes yeux se sont remplis de larmes et j'ai eu une si forte envie de hurler.

Je n'ai pas de mots, seulement un vide qui fait si mal et je me retrouve perdue dans un désert hostile.

Qui est cet Jean qui a le courage de m'envoyer de telles missives ? Qui attend, avec ses frères, un pardon de notre part, pour des actes terribles que nous n'avons jamais commis ! Certainement pas mon fils, celui que je continue à aimer malgré tout, avec l'espoir insensé qu'il se réveillera un jour du rêve sordide qu'il vit depuis plus d'un an, un fils qui m'embrassera en souriant, comme dans le bon vieux temps :

« Alors, quoi de neuf, maman, raconte ! »

Nous reprendrons alors nos conversations, nos potins, nos récits comme autrefois, ils pourront durer des heures et ce sera bon de te retrouver, mon enfant perdu.

J'arriverai peut être à comprendre comment tu as pu basculer dans ce délire orgiaque et sexuel, à saisir ce qui s'est passé pour que tes frères et vos femmes aient été emportés

aussi par cette vague maléfique et destructrice que nous n'avons pas vu venir et de laquelle nous avons été incapables de vous protéger !

En attendant, je ne peux plus avoir le moindre contact avec toi puisque tu as dressé un mur épais et bien lisse, un mur infranchissable, puisque tu parles aussi un langage que je ne comprends pas et chacune de tes paroles est un coup de poignard dans mon cœur. Comment en es-tu arrivé là ?

Le temps passe, tes enfants grandissent, vous n'avez pas le droit, Élisabeth et toi, de nous séparer d'eux. Plusieurs fois nous avons pensé porter plainte : les flics, le tribunal ... nous avons réfléchi : vos enfants doivent être suffisamment traumatisés comme ça, il ne faudrait pas les démolir complètement.

J'ai fait des enquêtes pour le tribunal de Marseille, dans le temps. C'était pour des parents qui se disputaient leurs enfants lors d'un divorce : les parents avaient chacun leur version, c'étaient à celui qui raconterait le pire contre l'autre, et les enfants ne sortaient pas indemnes de cette tourmente. Je n'ai pas envie de traumatiser encore plus mes petits enfants. Ce n'est pas la peine d'agrandir encore plus ce drame. Un jour, plus tard, ils vous demanderont des comptes. Ce sera douloureux, nous ne serons peut être plus là, mais ça, ce sera votre problème. Je compte sur votre sincérité. A vous de trouver les mots justes.

En Nouvelle Calédonie, Paul, tu aurais parlé de mauvais œil, de sort. Au moyen âge l'accusation aurait été : sorcellerie. Nous avons pensé à un envoûtement sans être sûr de la signification exacte du mot, mais le résultat de tout cela reste le même, seul le terme change.

Endormir la personnalité, l'esprit de quelqu'un, le mettre en état de dépendance totale, en lui changeant même ses souvenirs, tout cela par petites touches, peut-être par l'hypnose, la drogue, les médicaments, surtout les médicaments à base d'herbes, ou par tout autre moyen, convaincre la personne qu'elle a subi des choses horribles ou qu'elle a été témoin d'actes mauvais dans son enfance, il y a tant d'années...

Après cela, proposer à la « victime » de l'aider en l'enfonçant un peu plus dans ces souvenirs redoutables, par des techniques hélas, bien éprouvées, en lui proposant de lire des ouvrages traitant du « développement personnel ». Les librairies sont pleines de ce genre de bouquins, hélas !

Donc, si vous voulez retrouver le bien être, il faut découvrir ce fameux secret de famille, et si vous avez mal à la tête, mal au dos, si, dans votre enfance vous avez fait pipi au lit, vous avez saigné du nez ou autres sornettes de ce genre, voilà « l'armada » de ces faux et très dangereux thérapeutes (sans aucun titre valable, bien sûr), qui vient à votre secours ! Je suppose d'ailleurs que l'aide promise n'est pas gratuite, mais d'ici à proclamer que c'est justement ce sacrifice pécuniaire qui aidera la pauvre victime à s'en sortir au plus vite !

Oh! mes enfants envoûtés, mes enfants tant aimés, mes enfants actuellement détruits, je vous imagine enveloppés dans un grand filet solide où vous vous retrouvez tous prisonniers, avec vos familles et quelques uns de vos amis, aussi naïfs que vous l'avez été. Le reste, ceux qui n'ont pas voulu vous suivre dans cette voie abominables, vous les avez laissés de côté : les traîtres ! Vous ne voulez plus les voir !

Pendant ce temps vous essayez de retrouver "le droit chemin" dans la souffrance : oui, cela fait mal d'abandonner les parents, une sœur, des amis que vous aimiez tendrement, mais le « monstre » vous tient solidement avec ses potions bizarres et dangereuses, en vous jurant que ce n'est que comme cela que vous pourrez retrouver votre équilibre psychologique et vous voilà emprisonnés et enchaînés dans ces filets diaboliques, où vous devenez tous les jours un peu plus soumis, un peu plus désespérés.

Quelle horreur, mon Dieu !

De notre côté, passé le premier choc, nous voilà partis en guerre. Il faut vous sortir de là, d'urgence. Mais qui sont véritablement les ennemis ? Pas vous, mes pauvres chéris, embobinés comme des idiots.

Pour Jean Marie Abgrall, (psychiatre, criminologue, expert auprès des Tribunaux et spécialiste de la manipulation mentale)

« Nous sommes tous manipulables, même si le degré de résistance à la manipulation varie selon les individus et les moments de la vie, que cela soit à l'école, en famille, au travail.

« Pour obtenir sans contraintes visibles une adhésion et une participation active des sujets, on utilise des masques séduisants, en s'appuyant sur les aspirations des personnes susceptibles d'être intéressées. Ainsi, seront proposés des programmes de développement personnel, des activités humanitaires, écologiques, commerciales, culturelles et éducatives, des médecines alternatives. De même de larges emprunts aux diverses religions et psychothérapies sont susceptibles de séduire un bon nombre d'entre nous, ainsi que l'ésotérisme.

« Même s'ils en ignorent les théories, ces thérapeutes déviants n'hésitent pas à faire des emprunts aux techniques des psychothérapies. Non contrôlées, accessibles à tous, chacun de nous en un rien de temps peut devenir psychothérapeute grâce à des formations payantes proposées par n'importe qui. Nous sommes tous manipulables et lorsque cette manipulation se fait coercitive l'individu perd son libre arbitre et se transforme en marionnette.

« Certaines pratiques de mise sous influence peuvent entraîner des altérations des processus de pensée, une déstabilisation au niveau des besoins physiologiques et psychologiques qui renforcent le processus de dépendance et enferment dans un système de croyance. Aussi, la manipulation mentale n'opérerait que si elle est totalement

dissimulée : la victime sera persuadée que toutes ses pensées et décisions viennent librement d'elle.

« Utilisée avec détermination et préméditation dans l'intention de mettre sous dépendance, la manipulation mentale permettrait une emprise psychologique sur des individus considérés comme des objets dont on pourrait disposer à sa guise. Ainsi, celui qui recourt à la manipulation mentale se garantirait pouvoir, domination psychique et physique, profits et exploitation financière.

« Au sens large, les psychothérapies regroupent toutes les techniques thérapeutiques qui visent à agir sur des troubles mentaux et / ou non verbaux (corporel, comportementaux) et, d'une manière plus précise, la relation du thérapeute compte bien plus que la technique retenue.

« D'une grande diversité, qu'elles soient individuelles ou collectives, détournées de leur finalité, la plupart des psychotechniques peuvent être utilisées à des fins de mise sous dépendance. Ainsi seront utilisées certaines modalités, PNL, analyse transactionnelle, rebirth, hypnose, sophrologie ... dans le but de déstabiliser les sujets par un travail de remise en question de leur représentation du monde extérieur et du monde interne, par l'acquisition de nouvelles connaissances et d'un nouveau langage, par la fabrication de certitudes et enfin, de modeler la personnalité grâce à une relation privilégiée établie entre le thérapeute et le patient, où la neutralité bienveillante n'existe pas.»

Guy Rouquet (Président de l'association Psychothérapie Vigilance, article paru dans le Monde le 24.11.03) écrit :

« Parler et agir au nom des victimes :

- Paul s'inscrit à un stage de développement personnel. En un week-end il «accouche de son âme» et d'un univers délirant dont seul le suicide le délivrera un an plus tard.

- Isa entreprend des études en psychologie. En suivant une psychothérapie, elle pense parfaire sa formation. Elle y apprend à détester son père et à haïr sa mère.

- Bob appartient à un corps d'élite de la gendarmerie. Un collègue l'incite à voir un psy. Un nouvel homme naît, pétri de haine conjugale, qui ne sourcille pas quand son épouse menace de se jeter par la fenêtre avec leur bébé dans les bras : «saute si tu en as envie.»

- Éric a un cancer. Aux conseils de son fils médecin il préfère ceux de son thérapeute : «Positive et tu guériras». Il meurt avec cette conviction.

- L'amie de Jean l'incite à suivre une thérapie : «tu verras, c'est super».

Le jeune homme devient méconnaissable, il moleste sa mère et s'inscrit à un séminaire d'évolution personnelle pour trouver son «maître intérieur» grâce à des breuvages dits sacrés. Astrologue, sa psychothérapeute se rend souvent en Amazonie avec ses «frères et sœurs». Sous prétexte d'initiation à la vie adulte, elle y accompagne aussi des mineurs.

-Jacques s'absente quarante-huit heures pour suivre un stage. Il découvre qu'il a assassiné un homme dans une vie antérieure.

- Quant à Jeanine, elle apprend que son arrière arrière grand-mère, dont elle n'avait jamais entendu parler, a été victime d'un inceste. Son mal vient de là, la guérison sera longue.

Innombrables les victimes de thérapies déviantes et abusives ont leurs maux à dire.

« Il faut que les charlatans et les apprentis sorciers qui ont détruits nos vies et nos familles ne puissent plus continuer à sévir dans un milieu où le patient est en droit d'attendre des soins dispensés par un personnel qualifié et déontologiquement irréprochable. Nous sommes des victimes et certainement pas ceux qui font leurs choux gras en s'ingéniant à creuser nos plaies après nous avoir mis dans un état de torpeur dans le cadre de réseaux subtils. Nos proches aussi sont des victimes, ceux qui nous connaissent par cœur et qui ont assistés impuissants à notre descente en enfer.

« Lâche prise, disaient nos manipulateurs, construis-toi, viens que je te déprogramme ton horloge biologique est mal réglée, je vais t'apprendre le secret du bonheur.»

« Escroquerie révélatrice d'un groupe de pression qui s'applique à noyer le poisson auprès du profane, en donnant à penser qu'un psychothérapeute est l'équivalent d'un psychiatre ou d'un psychologue clinicien.

« De même qu'on ne donne pas un scalpel au premier venu, on ne peut confier la santé mentale d'un individu à un thérapeute autoproclamé, fut-il reconnu par une école dite de formation délivrant des diplômes en fonction d'un cursus monnayé à prix d'or.

« Monsieur X possède un certificat européen de psychothérapie alors qu'il n'a même pas le bac. La psychothérapie est un gâteau, une belle porte d'accès aussi, vers des groupes au fonctionnement sectaire.

« Sait-on assez que des clientèles de psychothérapeutes pervers et illuminés se sont constituées en associations ? Est-ce ainsi que s'opère le contre-transfert ? Les victimes ignorent parfois qu'elles le sont. Elles se croient libres alors qu'elles demeurent sous influence, reliées à leurs pseudo famille par mille fils invisibles.

« Attention aux expressions «médecins de l'âme» ou «blessures de l'âme» qui tendent à fleurir. Il y a là manipulation du langage. La terminologie n'est pas innocente. Le mot «âme» relève du vocabulaire religieux et métaphysique. On mesure bien comment le glissement sémantique conduisant à l'approche et à l'accroche sectaire peut être très rapide. Par définition, le prêtre (au sens universel du terme) est le spécialiste de l'âme, pas le thérapeute, même s'il sait que l'angoisse existentielle est inhérente à la condition humaine. A partir du moment où ce dernier s'occupe de «l'âme» la secte n'est pas loin.

« Un naturopathe n'hésite pas à parler de «fonction sacerdotale du thérapeute» et considère que les hallucinogènes qu'il ingère lui apportent visions et révélations.

« La pensée magique et totalitaire du « new-age » est une donnée à ne pas négliger dans le débat actuel. Les dés sont pipés, les manipulateurs des experts.»

Les victimes, elles, s'interrogent :

« Pourquoi et comment en est-on arrivé là ? »

Nous sommes en guerre et nous ne nous arrêterons pas jusqu'au jour, où nous pourrions nous retrouver de nouveau et recommencer à vivre comme autrefois. Mais voilà : quelle direction prendre ? Nous suivons tous les indices, même les plus minces, les plus farfelus, les plus terribles. Nous avons des contacts sérieux en France, en Belgique et en Suisse. Nous avons rencontré beaucoup de gens. J'ai même rencontré quelqu'un des RG, nous avons été étonnés de l'élan de solidarité qui nous entoure et qui nous donne la force de continuer malgré les échecs.

Nous avons de amis solides, qui cherchent avec nous, nous accompagnent et sur lesquels nous pouvons compter, surtout les soirs de déprime, lorsqu'on en a marre, les jours où on ne sait plus quoi faire, où l'on pense que vous êtes si solidement enchaînés, que ce n'est pas la peine de continuer à nous battre, qu'on n'y arrivera jamais. C'est indispensable, dans ces moments de désespoir, de pouvoir partager notre peine.

Il y a aussi les jours, tous ces jours où vous nous manquez tellement, où nous avons tellement envie de vous revoir pour vous embrasser, vous taquiner, pour rire comme autrefois et retrouver notre complicité, notre bonne humeur, notre entente, ces jours, où on donnerait n'importe quoi pour vous voir ou voir au moins un seul de vos enfants. Lorsque la déprime est violente, viennent toutes ces questions importantes et douloureuses sur la vie, le bonheur, la signification de cette souffrance que vous vous imposez et par là même vous nous imposez avec tous ces «pourquoi» dont les réponses restent en suspens.

Pourquoi avons-nous eu envie de fonder une famille ?

Pourquoi êtes-vous nés ?

Pourquoi après tant d'années de bonheur a-t il fallu cela ?

Pourquoi avez-vous perdu la tête ?

Et cette souffrance qui nous enveloppe tous, est elle vraiment nécessaire ?

Pourquoi ?

Enfants, réveillez vous, secouez vous, cassez ce filet tenace qui vous tient prisonnier et venez vite ! La porte est toujours ouverte. Il faudra que vous nous expliquiez, qu'on parle, qu'on se raconte, qu'on se comprenne. Je crains pour vous le moment où vous prendrez conscience de tout le mal que vous nous avez fait. Il vous faudra être très courageux pour faire face, mais n'oubliez pas que vous restez les bienvenus, les bien aimés. La douleur, insupportable par moments, a laissé des traces dans nos âmes car vous nous avez détruits, mais nous vous attendons.

Les journées passent, tristes et ternes, vous n'existez plus que dans nos souvenirs. dans nos coeurs. Nous avons si mal ! Nous vous aimons encore.

C'est pour cela que nous continuons inlassablement à chercher, parmi toutes ces soi-disant thérapies, pour essayer de comprendre ce qui nous est arrivé, pour essayer de vous aider.



Paul,

Ta lettre a été accueillie comme un petit rayon d'espoir et je te remercie.

Le chemin à parcourir est encore très long et avant de penser à une rencontre beaucoup de travail reste encore à faire.

Nous prendrons néanmoins contact avec le médiateur que tu souhaites.

Nous ne t'infligeons aucune souffrance, Paul. Qui souhaite cela ? La vie s'en charge déjà, hélas ! Et nous n'avons pas le choix. Qui a envie d'être malheureux et de rendre les autres malheureux ?

Nous aimerions comprendre sur quel chemin vous avancez, tes frères et toi, pour proclamer avec assurance certaines idées et tous ces mensonges. Nous voudrions le comprendre parce que nous pensons que la discussion sera possible à partir du moment où il y aura un tout petit noyau d'écoute, d'explication et de compréhension entre nous.

Ce qui est sûr, c'est que nous continuons à vous aimer, malgré tout et que nous voudrions rétablir de bonnes relations comme autrefois.

Mais vous, êtes vous sûrs de le vouloir vraiment ?

« Nous avons eu de la chance dans notre vie, » m'a dit Pierre, hier soir;

« Avec le drame que nous vivons ? » Ai-je répondu surprise.

« Nous avons vécu tellement d'années de bonheur ! J'ai une réserve incroyable de bons souvenirs. »

Pierre - la Sagesse, la Bonté, la Douceur, Pierre - le Sage.

Pierre, ma bouée.

Oui, le deuil n'aurait pas été pire que ce que je vis actuellement. Trois fils, trois belles filles, neuf petits enfants ... cela fait un paquet de deuils à vivre. Horrible, déchirant, inhumain ! On se demande comment on peut survivre à un tel désastre ! Et pourtant il y a pire ! Il y a des cataclysmes qu'on ne peut pas imaginer et même si des survivants racontent, on partage le récit de l'horreur, on en rêve même peut-être, mais on n'arrive pas à aller au fond du vécu de celui qui raconte.

Nos amis nous entourent avec beaucoup de gentillesse et de prévenance, mais personne, personne ne peut se mettre à ma place, me rejoindre dans le gouffre de douleur dans lequel je me trouve, c'est impossible. Et pourtant, je remercie Dieu d'être entourée de tant d'affection.

Nous étions riches d'un très grand trésor. Vous étiez, pour nous les meilleurs fils du monde, nous avons une admiration profonde pour tout ce vous entrepreniez, depuis votre enfance, jusqu'à cet horrible journée de juillet 2000 où tout s'est effondré. Vous aviez

tout notre amour, notre confiance, nous étions très proches les uns des autres, vous étiez notre réussite éclatante et beaucoup de gens nous enviaient d'avoir réussi cela. Nous formions un clan, c'est du moins ce que disaient de nous nos amis qui nous connaissaient bien. Il ne nous fallait pas de gros discours pour se comprendre : un clin d'oeil, un mot, un regard, un sourire suffisaient. Plus tard, lorsque vous vous êtes mariés, c'était un bonheur de vous retrouver souvent et de voir grandir vos enfants. Vous avez tout démoli, quel gâchis !

Si vous étiez tous morts, je remplirais la maison de vos photos pour vous revoir et les souvenirs seraient là avec moi et je me dirais : ici, c'est Sylvain, c'était le plus difficile à prendre en photo. Ce jour là j'ai été plus rapide que lui, avant qu'il ne tourne la tête. Nous étions à côté de Neuchâtel, sur un pont. C'était l'époque où il avait décidé de suivre une formation dans une école agricole en Suisse et dès qu'il apercevait un tracteur ou un engin pour les travaux des champs, il faisait le fou.

Lors de ce voyage, nous avons visité le petit village de Gruyère, qui a l'air de sortir tout droit d'une carte postale, avec sa grande rue, ses vieilles maisons décorées de fleurs, d'enseignes et de drapeaux suisses, ses boutiques à touristes, ses restaurants. Après le village il y a le château, une belle bâtisse que nous avons visitée. Tout autour les montagnes sont majestueuses, ça et là, entre les forêts, on aperçoit quelques villages. La région est vraiment splendide. Nous étions comme des enfants, heureux d'être en vacances, de se régaler d'une bonne fondue, d'entendre cet accent suisse qui nous faisait rire, d'écouter Pierre nous raconter comment tous les jours, pour garder cette belle couleur verte dans la nature, on versait sur les champs et les montagnes des seaux de peinture verte. Il n'en finissait plus de nous donner des détails et nous de rire. Nous avons continué à nous amuser lors de la visite à la fromagerie de Gruyère. Pierre déchaîné, nous avait longuement expliqué que si le fromage avait de trous c'était parce que, à un certain moment, on lâchait plein de petites souris affamées dans les caves de la fromagerie... Avant de nous apercevoir qu'il n'y a pas de trous dans le Gruyère suisse !!!

J'aimerais bien regarder les photos de Paul et Sylvain, tous les deux barbus qui tiennent dans leur bras leur premier bébé et l'embrassent : même geste tendre à plusieurs années de distance. On imagine en souriant la grimace de Benoît et de Cécile noyés sous la barbe de leur papa !

Il y aussi cette belle photo de Noël, où Manon tient dans ses bras une poupée. Lorsque vous étiez jeunes, nous étions souvent chez mes parents pour les Fêtes. Cela nous donnait l'occasion de nous réunir avec mes sœurs, mon frère et leurs familles. C'était tellement drôle de voir nos enfants qui arrivaient à comprendre leurs petits cousins malgré l'italien, l'espagnol et le français ! La grande maison familiale était remplie de rires, de chants, de cris, de cavalcades dans les escaliers et les couloirs : c'était un peu la foire d'empoigne, mais il faisait tellement bon se retrouver !

Je regarderais aussi avec bonheur la photo de Jean et de Sylvain entourés de pigeons, devant le Duomo de Milan. Plus loin revoilà Jean sur notre premier bateau, l'Arlette. Il

doit avoir 9/10 ans. Pierre lui avait confié la barre. Il regarde l'horizon, en bon marin et semble très absorbé par son travail de capitaine provisoire. On ne l'entend pas, mais je sais qu'il chantonne, heureux.

Il y a tellement de photos, je pourrais remplir une bonne partie des murs de notre maison : vous adolescents, photos de vacances : à la montagne, en bateau, au ski ... photos de vos compagnes, de vos mariages, de vos enfants...

Mais mon cœur est tellement triste et malmené que je ne peux pas revoir tous ces bons souvenirs : je laisse les photos dans leur tiroir, je pleure et tout s'embrouille !

Dans une quinzaine de jours la SNIM (Semaine Nautique Internationale de Marseille) va commencer. Je suppose que Paul viendra régater avec ses deux copains, comme tous les ans. Autrefois, c'était bon de vous héberger tous les trois, Paul. Nous restions à quai mais nous étions en mer avec vous, en même temps. Et lorsque vous rentriez, le soir, que de rires et de blagues et de récits sérieux autour d'une des bonnes bouteilles que vous aviez toujours en réserve !

Cela me fait penser, Paul, au temps où tu construisais Tara, ton voilier.

Au début, tu passais souvent de longues périodes à la maison avec Manon, en attendant de trouver un appartement jusqu'au moment où vous pourriez enfin vivre sur le bateau. Ses parents ne voulaient pas te voir, tu n'étais pas assez bien pour leur fille, tu n'avais pas de diplôme de grandes écoles... Papa et moi faisons des efforts pour ne pas exploser devant vous qui n'y étiez pour rien, mais notre idée sur ces gens qui ne savent pas juger avec le cœur nous écoeurait. Nous réconfortions alors Manon avec toute la tendresse et l'amour que nous lui portions et elle disait souvent qu'elle avait trouvé une famille qui l'aimait.

Après la naissance de Benoît, en sortant de l'hôpital, vous vous êtes installés sur la bateau qui était encore un chantier, mais Paul avait réussi à faire un semblant de cabine pour son bébé, avec des rideaux qui le protégeaient des courant d'air !

L'automne, cette année là, était doux et le bébé avait le temps de s'habituer à sa nouvelle maison avant le grand départ, c'est du moins ce que disaient ses parents.

Nous pouvions vous voir depuis la maison et nous avons alors mis au point un système de communications marrant. Le téléphone portable n'était pas encore inventé, mais vous aviez une cabine téléphonique près de chez vous. Lorsque nous avions un message important pour vous, je sortais sur la terrasse un grand drap orange : cela voulait dire : téléphonez ! Et ça marchait. Ce moyen de communication a été très efficace jusqu'au jour de votre départ.

Cette année, Paul, durant la semaine de la SNIM je vais ressortir ce drap orange : si tu participes aux régates, si tu es en mer, est-ce que cela t'aidera à te réveiller un peu?

Hier, une amie est venue me voir et nous avons, entre autres, parlé de l'auto stop. Cela m'a fait penser à de bons souvenirs, à tous ces voyages que j'entreprenais au moins une fois par mois, pour venir vous voir, Jean et Sylvain, lorsque vous étiez étudiants. Je partais seule de Marseille avec ma 4L et je prenais toujours quelqu'un en stop, en me disant que le voyage allait être moins long si je pouvais bavarder et si par malheur je crevais, j'aurais de l'aide. Je n'ai jamais crevé, restent les souvenirs de discussions drôles ou très sérieuses.

Ma première étape était chez toi, Jean. Je me réjouissais de te revoir. Tu étais tellement perdu et triste loin de la maison ! Tu me faisais connaître tes amis et ta ville avec ses forêts aux alentours, si denses et belles, la blancheur des Alpes en hiver, et la beauté des paysages en toute saison.

Plus tard, lorsque Sylvain a aussi commencé son école à Cernier, je venais vous chercher et souvent ma voiture prenait la direction de Lugano. Vous vous en souvenez ? Nonna heureuse de nous voir, nous gâtait. Quelque part, moi aussi, je me retrouvais en enfance. Parfois, nous avions des réactions de gosses, tous les trois ! Vous vous souvenez de nos éclats de rire ? C'était le bonheur... qui durait jusqu'au dimanche soir. Retour chez vous et le lendemain je reprenais la route vers Marseille.

Je m'offrais souvent le luxe de rentrer par le chemin des écoliers. Je découvrais émerveillée des petites routes magnifiques qui m'amenaient vers le sud, des châteaux qui me donnaient envie de revenir pour les visiter tranquillement en été avec papa et, en arrivant vers la Provence, une quantité incroyable de champs bleus de lavande en juillet.

Souvenirs aussi d'un week-end où, après avoir partagé un pique nique délicieux dans une belle forêt vous m'avez fait la surprise de m'emmener visiter une petite ville médiévale toute proche où il se déroulait une fête folklorique.

Souvenirs de petits restaurants, de balades, de rires, d'angoisses... te souviens-tu, Jean, le jour de ton premier examen ? La course folle à travers Lausanne que nous connaissions mal, l'heure qui tournait, les embouteillages ... et l'arrivée tout juste à l'heure ? !

Et lorsque tu as décidé de te marier, souviens toi, Sylvain, de notre rencontre avec ta nouvelle amie. Nous avons fait le voyage, papa et moi, car tu nous avais annoncé ton envie de te marier avec Annie, rencontrée seulement trois mois auparavant. Tu étais très jeune et ta décision nous avait surpris. Nous avons bien bavardé sur l'amour, le mariage, l'engagement ... et la vie, dans une ambiance chaleureuse. Le soir, nous avons fêté votre décision dans un excellent petit restaurant.

De tels souvenirs, j'en ai une montagne : joie d'être ensemble, un peu en vacances, même si cela ne durait que l'espace d'un week-end, souvenirs de balades, de petits villages que nous découvriions ensemble, de vallées, de forêts, de bons repas, le tout enveloppé d'une grande tendresse, d'amour.

Pendant ce temps, Paul et Manon naviguaient. Vous étiez loin, mes enfants et tes beaux-parents, Paul, se sont rapprochés de nous : nous les voyions de temps en temps. On

avait dû leur dire combien c'était extraordinaire d'avoir une fille qui naviguait, tu n'étais plus le vilain petit canard, Paul, je crois qu'il commençaient à t'aimer un tout petit peu...

Ce n'est pas rien de construire un bateau et de partir ensuite. Plein de gens ont commencé et au bout de quelque temps ils ont abandonné le chantier : la femme, les enfants, la vie ... il valait mieux rester sur terre. Nous avons toujours été très fiers de toi Paul, et de Manon qui t'a accompagné. Tu as réussi quelque chose de magique : ce rêve que beaucoup de personnes font, mais n'arrivent pas à concrétiser. Bravo, mon navigateur, je n'ai jamais réussi à te faire comprendre combien nous étions heureux de ta belle réussite : nous t'admirions beaucoup.

Pendant ce temps « de mer », ici, Manon divorçait, Sylvain se mariait, Jean décidait d'abandonner les études ...

Lorsque le jour d'un certain examen j'ai appelé Jean, pour m'entendre dire: « je ne me suis pas présenté, je lâche mes études », mon réflexe a été de lui dire : « arrive Jean, nous t'attendons, reviens vite! ». Six heures plus tard il était là. Manon, avait préparé un grand panneau " bienvenue Jean" et nous l'avons accueilli bruyamment et affectueusement. Nous avons décidé, Pierre et moi, de lui laisser un moment de paix pour qu'il reprenne son souffle et réfléchisse calmement, on parlerait après. Le lendemain, Jean, tu nous as dit que tu lâchais tes études. Nous t'avons répondu : « OK, mais tu ne restes pas ici à rien faire. Il faut penser à ton avenir, prends quinze jours pour faire le point. »

« Je veux faire de la musique, du théâtre ».

« OK, Jean, fonce ! »

Une semaine plus tard, tu nous attendais au petit déjeuner : « Je reprends mes études mais je lâche la physique qui ne me convient pas. »

« C'est bon, Jean ».

« Oui, mais je mérite une punition ».

« Pardon? »

« Oui, vous devez me punir, désormais je vais me débrouiller pour payer moi même mes études. »

Nous avons éclaté de rire.

« Tu rigoles? Pour nous ce qui est important c'est que tu puisses étudier sérieusement et avoir ton diplôme. »

« Non, je mérite une punition ».

Tu étais très déterminé, et c'est vrai que tu t'es très bien débrouillé et que tu ne nous as pratiquement rien coûté. Comment ne pas être orgueilleux d'avoir un fils comme toi ?

Fiers aussi, nous l'avons été, devant le courage de Sylvain qui s'est lancé avec Annie dans cette passion-galère de l'agriculture et surtout des chèvres. Fiers de les voir accepter une vie si dure et de les voir heureux ensemble. Nous étions souvent chez eux, vous autres étiez si loin ... Vous vous souvenez, Sylvain et Annie du bon temps où vous étiez M. et Mme S. de Barjols ? De "Squitch Squich" plus tard de "Cagole" ? (Votre cochon et votre

chèvre mascotte ?) Et lorsqu'on partait à la recherche d'une ferme à acheter ? Moments de bonheur inoubliable.

Je me souviens très bien du jour où vous êtes arrivés chez nous, Annie et Sylvain, juste avant l'accouchement de votre premier bébé. Je vous ai rejoints à l'hôpital, si émue d'être avec vous, pour la naissance de Cécile

Cela avait été la même chose pour la naissance de Benoît. Manon et Paul étaient venus chez nous, le soir avant de partir à l'hôpital. Le lendemain, n'y tenant plus, je suis venue à la maternité. Déjà, dans le couloir, j'ai entendu des cris de bébé : c'était Benoît qui venait de naître ! J'ai eu la permission d'entrer en salle d'accouchement. Paul, très ému, lui donnait son premier bain et ensuite je me suis retrouvée avec ce petit bébé dans mes bras ... Que c'était bon !

Notre hantise c'est de mourir sans vous revoir, sans revoir vos enfants. Partout, « les bonnes âmes » nous répètent que nous avons le temps, que vous reviendrez. Si notre demande est précise, la réponse se perd dans l'avenir. Et si nous ne pouvons absolument pas savoir la date de notre mort, nous n'avons aucun moyen de savoir si vous reviendrez un jour et quand.

Alors, souvent lorsqu'on pense aux souvenirs heureux, lorsqu'on se les raconte, surtout pour trouver le courage de continuer à vivre, on se dit l'un l'autre : «tu leur raconteras cela, n'est-ce pas ? N'oublie pas, même si je ne suis plus là, tâche de te souvenir.

Vous m'avez fêté mes 60 ans somptueusement, mes enfants. J'en suis encore émue.

Nous avions rendez-vous au bord du lac de Ste. Croix. Vous étiez tous là, au grand complet, même Jean et sa petite famille qui pourtant venaient de loin. Vous aviez préparé un pique nique royal. C'était l'été, il faisait chaud, près de la plage on louait bateaux à voile (qui dit Paul dit voile !). Grands et petits se sont régalés sur l'eau ou dans l'eau. Le soir, en suivant notre guide Paul, sur une longue piste qui cherchait son passage dans un paysage austère et sauvage, nous sommes arrivés à un gîte magnifique, complètement perdu dans la nature. Un bon repas nous attendait et vous n'aviez oublié ni le gâteau ni le champagne ! Dans notre chambre, en nous couchant, nous avons trouvé des fleurs : c'étaient nos belles-filles qui avaient eu ce geste affectueux !

Qui êtes vous, mes enfants ? Comment voyez vous la vie, la famille ? En quoi croyez vous ? Quelles sont les valeurs importantes pour vous ? Celles que vous souhaitez transmettre ?

Savez vous encore ce que le mot «famille» signifie ? Et ces autres mots : sérénité, joie, complicité affectueuse, sincérité, partage ? Comment avez vous pu vous laisser surprendre par le « Mal » ? Tous. C'est cela que nous ne comprenons pas. Ce Mal qui, tel un gros brouillard, vous a enveloppé petit à petit, pour mieux vous manipuler méchamment en

vous persuadant ... Comment ? Et de quoi ?... et qui vous a empêché de continuer votre route en vous faisant miroiter je ne sais quoi... quel but extraordinaire ?

Savez vous encore rire ? Savez vous encore jouer avec vos enfants, en un mot être heureux avec eux ? Et vos femmes ? Est-ce que le Mal a réussi aussi à démolir tout cela ? C'est bien possible, car je ne crois pas que vous soyez heureux, actuellement.

Manipulation, parlons-en : « ils » sont vraiment très forts pour vous avoir mis dans la tête le récit d'une jeunesse terriblement triste et dure que vous prétendez maintenant avoir oubliée et des souvenirs de maltraitance grave. Mais alors, pourquoi ne nous avez-vous pas lâchés dès votre indépendance financière ? Pourquoi avoir attendu toutes ces années pour nous cracher à la figure, tout à coup, toutes ces saletés dont on vous a bourré la tête ? Et si nous étions vraiment si terribles, pourquoi vos compagnes étaient-elles si souvent là ? Jusqu'à Manon qui préférait venir chez nous plutôt que chez ses parents ! Elle, qui la première fois qu'elle a franchi le pas de notre porte, a éprouvé le besoin de dire qu'elle «sentait» cette maison si fraîche et paisible ! Elle mentait ? Elle nous a été si proche pendant plus de 20 ans !

Alors, tous ces bons souvenirs que je viens d'évoquer, d'où sortent ils ? Fabulations ? Faites une enquête autour de vous, auprès des personnes qui vous ont vu grandir. Si vraiment vous avez vécu une jeunesse pourrie, cela ne serait pas passé inaperçu !

Allons, allons, réveillez vous un peu ! Comment vous aider ? Trois petites lumières ne se sont pas éteintes après le passage du cyclone. Pourtant la tempête a été si violente, le vent tellement fort, que la forêt gît maintenant devant notre maison et cet amas d'arbres déracinés, de mottes de terre, de troncs et de feuilles nous empêche de voir si les autres lumières éclairent toujours.

L'espoir fait vivre, dit-on. Selon les jours nous y croyons ou nous désespérons.

Nous sommes trois petites lumières, un tout, un reste de bonheur, trois petites lumières soudées ensemble, en survie.

Avec vos histoires invraisemblables de maltraitance, vous avez réussi à déstabiliser des personnes que nous aimons et qui ont douté : cela fait mal.

C'est à notre tour maintenant de douter de nos souvenirs. Étiez-vous aussi bons, sympa, gentils, ouverts, en un mot, merveilleux, tels que vous restez dans nos souvenirs ? Avons nous vraiment réussi à être proches de vous, est-ce vrai que nous parlions de choses qui nous tenaient à cœur, est-ce que les « rendez-vous pour les sujets importants, sur le bateau », dans la chambre de papa et maman ont vraiment eu lieu ? Souvenez-vous, lorsque nous avions quelque chose de sérieux à débattre, tous ensemble nous retrouvions dans notre chambre. C'était Paul qui appelait notre lit « le bateau » (déjà !). Il fallait se serrer pour que tout le monde puisse y avoir sa place, j'avais proposé qu'on se réunisse au salon. Ma proposition avait été rejetée, on m'avait fait remarquer que sur un vrai bateau aussi on était souvent à l'étroit ! Lorsque tout le monde était là, notre réunion importante

pouvait commencer. Nos sujets étaient très divers, cela pouvait être l'organisation d'une surprise que nous voulions faire pour un anniversaire, ou le choix d'un cadeau pour une personne que nous aimions beaucoup, ou encore une sortie que nous avions prévue, mais au fur et à mesure que vous grandissiez nous avons aussi longuement discuté de choses plus importantes : la sincérité, l'amour, la drogue, le pardon...

Et les réveils de Noël en chanson ? Nous avons toujours distribué les cadeaux le matin, après le petit déjeuner et ce matin là vous aviez le droit de venir nous réveiller dès le saut du lit. Les premières années étaient dures, pour nous, pauvres parents. Vous étiez petits, au lit de bonne heure le soir et naturellement le matin de Noël debout très tôt. Ensuite, en grandissant vous êtes mieux organisés. D'abord vous dormiez plus tard, ensuite vous avez imaginé de nous réveiller en musique. Cela nous donnait quelques minutes de plus de sommeil, car vous deviez répéter longuement la chanson que vous aviez inventée. Vous entriez ensuite tout doucement dans notre chambre, en chantant. On ouvrait les yeux, vous étiez autour de notre lit : ce sont des souvenirs de grande tendresse. Le message était plus ou moins toujours le même, mais la formulation changeait et se perfectionnait tous les ans :

« Joyeux Noël, les parents, mais réveillez vous vite, car les cadeaux nous attendent ! »

Comment décrire la joie de ces matins de Noël ? Venait ensuite le petit déjeuner, moment très important. On se régalaient avec toutes sortes de brioches bizarres et différentes (souvenez-vous des petits bonshommes de pain fabrication maison), avec les confitures des fruits des bois cueillis pendant nos vacances d'été, du café, du chocolat, des jus de fruits... Après il y avait les cadeaux et c'était un moment de joyeuse pagaille et d'occupation intense. La matinée passait bien vite !

Paul, Jean, Sylvain, vous prétendez avoir oublié tous ces bons souvenirs, car votre jeunesse a été un cauchemar. Faites un effort, allez au fond de votre mémoire : avons nous vraiment ri, chanté, fait ou raconté des blagues ? Avons nous vraiment passé toutes ces soirées chaleureuses et bruyantes en chantant au son des guitares, très souvent entourés par des amis ? Et les balades en bateau, à la montagne, la cueillette des fruits des bois :

« Chantez, mes enfants, vous n'aurez pas le temps de tout manger, il nous en restera pour le dessert »... et « pour les confitures de Noël » disiez vous.

Et nos fous rires!

Oui, mes enfants, tout cela a bel et bien existé et beaucoup d'autres choses aussi.

Souvenez vous de ce soir d'hiver, où j'étais partie chercher papa à la gare. Sylvain m'accompagnait. En rentrant, nous avons trouvé le living vide de tout ! Plus un meuble, plus un tableau, plus un rideau, il ne restait que le téléphone, par terre et un mot griffonné à la hâte :

«Papa, maman, au secours, vous aviez trop de dettes et les huissiers sont venus, ils nous ont tout pris et nous avec, venez nous délivrer »!



Nous avons éclaté de rire et immédiatement d'autres rires se sont fait entendre : il y avait vos amis aussi et derrière les portes presque fermées, vous attendiez notre réaction.

Heureusement nous étions nombreux pour remettre tout en place, mais quel boulot et quelle belle pagaille !

Il nous arrive de rire encore, parfois, mais rien n'est plus comme avant. La maison est devenue bien calme et triste et nous essayons de survivre au mieux.

Nos vieux amis fidèles nous entourent avec beaucoup d'affection et nous avons de nouveaux amis qui sont au courant de notre drame, qui partagent notre tristesse et avec lesquels nous faisons d'autres rencontres, d'autres projets et c'est bien ainsi.

Enfants, impossible de vous effacer de notre cerveau, vous êtes tellement présents dans nos pensées ! J'ai l'impression de vous croiser mille fois dans la rue, à travers une silhouette qui pourrait être la vôtre, une coupe de cheveux qui de loin pourrait vous appartenir, un geste ou une façon de marcher, un sourire, la manière de s'habiller ou bien c'est un enfant en qui je retrouve les yeux d'un de vos enfants le même regard coquin ou sombre ou heureux, un enfant qui rit ou fait un caprice ou un grand câlin, et me voilà transportée à côté de vous, comme dans le bon vieux temps.

Si vous n'étiez pas là, je pourrais dire que j'ai de la chance, ma vie pourrait être heureuse et paisible, avec un mari sympa et ouvert avec qui je suis bien, parce que, malgré toutes ces années vécues ensemble, nous avons encore tellement de choses à découvrir et à partager et puis avec Manon, qui nous est si proche. Nous pourrions bien vivre cette vieillesse qui arrive doucement, sans avoir besoin de faire des choses extraordinaires, mais simplement en profitant d'être ensemble dans la joie.

Quelque part la trajectoire a dévié, il y a eu un déraillement inattendu, avec des bruits de ferraille, des cris de douleur, des blessures qui n'arrivent plus à cicatriser ... et beaucoup de douleur. Et nous sommes là, perdus, hébétés, nous avons peur, nous n'avons plus d'espoir.

Comment et dans quel état allons-nous continuer notre chemin, et surtout quelle route choisir ?

J'ai rencontré quelqu'un dont le nom correspondait à la personne qui était devant moi, mais ce n'était pas mon fils qui m'accueillait. Jean, où était ton sourire, ton bonheur de nous revoir ? Tu me faisais penser plutôt à un juge venu entendre notre défense, mais le coupable c'est toi. Tu voulais nous revoir pour parler, tu nous as dit combien tu avais souffert, combien cela allait mieux maintenant.

Papa t'a répondu que nous mourrons tous les jours un peu, que nous vivons une agonie terrible, que toi et tes frères vous nous avez insultés ignoblement et, bien sûr, nous n'avons pas pu nous taire sur l'accusation de pédophilie. Papa t'a demandé si tu savais la signification exacte du terme, que lorsqu'il y a quelque chose de ce genre qui arrive dans une famille on parle plutôt d'inceste ! Mais voilà que cette foi-ci tes souvenirs ont changé,

jamais ton père ne t'as touché, il s'agissait de tes frères. Paul a toujours soutenu qu'il était en colère contre nous à cause de ce que nous vous avons fait, et que s'il était avec ses frères c'était par solidarité ! Alors ? Oui, il fallait demander à Sylvain.

Revenons à toi, Jean.

Tu as déclaré avoir raconté à tes enfants, il y a deux ans, combien papi était dangereux, parce que pédophile. Ensuite vous avez dû, Élisabeth et toi, les amener chez un pédopsychiatre, car vous leur aviez expliqué cela un peu brutalement. Et maintenant tu t'embrouilles, tu ne sais pas vraiment, non, papi n'est pas pédophile, mais pour le moment tu n'as pas envie de le dire à tes gosses. Jean, tes phrases sont incohérentes et confuses, nous n'arrivons pas à te comprendre, on sent la manipulation. Pourquoi as-tu désiré nous revoir ? Papa souffre, tu n'as pas le droit de traiter ton père ainsi. Ma souffrance devient rage et puisque nos paroles n'arrivent pas à traverser l'épaisse couche de ton cerveau endormi, j'ai une envie difficilement contrôlable de te gifler à toute volée, de te secouer, de te rouer de coups, de te voir par terre, pour essayer de te réveiller enfin ! Je réalise brusquement que tu mesures 1,85m. Et je me sens toute petite.

Tu es lamentable et tes frères aussi. Mes trois fils sont pitoyables, j'ai des envies de meurtre ! Qu'on en finisse un jour, je n'en peux plus !

Quelle douleur nous avons, devant un tel agitement, et cette accusation aussi terrible et fautive ! Comment pourrions nous retrouver un jour ? Dans quel état d'esprit vont être les petits enfants ? Quels dégâts avez-vous fait ! Bravo mes trois garçons ! Vous êtes, hélas, médisants, malaisants, cruels et sans coeur. J'ai perdu tout espoir devant cette situation épouvantable et mon chagrin est violent.

Je vais vous dire une chose horrible : je ne souhaite plus vous voir. Allez au diable. Vous, mes enfants, vous semez la discorde, la haine, la rancœur, la merde ! S'il existe une justice, un jour vous paierez et ce sera bien fait, vous l'aurez mérité !

Et voilà que maintenant si papa n'est plus pédophile, vous nous accusez de maltraitance.

« Dis-moi, ai-je dit, explique-toi, donne-moi un exemple ! »

« Tu n'es pas en mesure d'entendre. »

Voilà la réponse. Nous avons pataugé un bon moment entre tes phrases vides de sens et nos efforts pour essayer de t'amener à nous comprendre. Tes réponses étaient des phrases toutes prêtes que tu débitais comme un bon élève qui a bien appris sa leçon. J'avais déjà eu la même expérience avec Sylvain. Au bout de cinq minutes j'étais partie, cela ne valait pas la peine de tourner en rond inutilement. Cette fois-ci, il y avait aussi papa qui est bien plus patient que moi et si je suis restée, malgré mon envie de fuir, c'est parce que j'avais une ombre d'espoir d'un petit déblocage de la situation. Hélas !

Tu n'as pas su répondre non plus, lorsque nous t'avons demandé comment tu en étais arrivé à nous accuser de n'importe quoi.

« J'ai beaucoup travaillé sur moi-même ».

Nous n'avons rien pu savoir de plus.

Jean, pour esquiver les réponses tu es très fort, mais ce n'est pas comme cela que nous pouvons avancer, si nous voulons nous retrouver un jour, et ta demande de nous revoir nous avait laissé espérer un petit pas en avant.

Tu as continué à parler avec des grandes phrases creuses et de ton monde globuleux tu nous envoyais des messages incompréhensibles pour nous qui n'avions pas de décodeur.

Toi, tu étais l'accusateur, l'innocent, à nous d'encaisser le reste. Nous étions des parents qui ne vivaient que pour la galerie, pour une façade, pour montrer aux amis, aux voisins et au monde entier que nous étions une famille bien. **QUI** vous a mis cela dans la tête ? Jean, où as-tu enfoui tes bons souvenirs ? Ton rire, ta complicité, tes chants, tes gestes tendres envers moi, ton bonheur d'être avec papa ? Jean, ce n'est pas possible une horreur pareille ! Jean, réveille toi ! Comment t'aider et aider tes frères ? Jean, au secours !

Je me suis réveillée en pleurant, ce matin. Pendant toute la nuit j'ai essayé de relire notre rencontre d'hier. Le seul point positif : ton coup de fil, Jean. Tu souhaitais nous revoir. Je me demande pourquoi. Nous ne parlons plus la même langue depuis longtemps et les seules fois où nous avons essayé de communiquer, que ce soit par lettre, par téléphone ou lors d'une rare rencontre, nous sommes rentrés avec un tel vide dans le cœur, une telle peine, un tel désespoir !

Hier j'avais devant moi une «enveloppe de Jean». Dès que cette enveloppe a commencé à parler je me suis demandée qui était cette personne qui me rappelait tellement mon fils, mais qui ne lui ressemblait pas du tout dans les propos qu'il tenait.

Jean, as-tu souffert, dans la vie ? OK, mais qui a une vie rêvée, sans problèmes ? Aucun parent au monde ne peut protéger de cela son enfant et chaque individu a des ennuis, des soucis, des moments de tristesse : la vie n'épargne personne, crois-moi. Même les parents les plus aimants ne peuvent rien faire ! La preuve !

C'est n'est pas la peine de nous accuser. Vous non plus vous ne pouvez pas garantir à vos enfants une vie sans souffrance ! Et lorsqu'on arrive à traiter ses parents comme des chiens, c'est de la démence pure et de la méchanceté gratuite. Quelle montagne de mal vous nous faites : pour RIEN !

Et puis il y a eu ce grand éclat de soleil : une petite voix qui disait :

« Allô, mamie c'est Cécile ! »

Comment décrire ce grand bonheur qui m'a enveloppée, cette joie, cette tendresse... Depuis longtemps je pensais, j'espérais un signe de Cécile. Benoît et Thomas sont trop manipulés par leurs parents et les autres grands-parents. Cécile est la plus âgée du reste de «la troupe». Nous avons des liens privilégiés, elle me racontait ses petits secrets, nous bavardions beaucoup toutes les deux

Et voilà, elle était à l'autre bout du fil ! J'aurais aimé la serrer dans mes bras, la couvrir de baisers.

« J'ai une carte téléphonique, je suis dans une cabine »

Nous sommes dit des choses tendres, des mots d'amour, de bonheur. Les mêmes mots qu'elle a redit à son papi.

Donc, elle nous aimait toujours, donc nous n'étions pas d'infâmes grands parents, puisqu'elle avait eu envie de nous appeler : on n'avait pas réussi à la manipuler !

« J'aimerais tellement te revoir, ma Cécile » !

« Moi aussi ! »

Je n'ai pas posé de questions, ce n'était pas encore le moment. L'important était de se redire notre affection, notre amour, notre joie.

Elle rappellera, j'en suis sûre.

Quel cadeau ! Nous avons pleuré de joie.

Il y a des jours où je vous aime profondément. Il y a des jours, où je vous hais, mes pauvres chéris. Je me reproche de ne pas vous avoir assez protégé du grand méchant loup qui vous a englouti, cette horrible et méchante bête qui a su si bien se déguiser pour mieux vous appâter, ce monstre, cette boule de Mal qui a su vaincre vos résistances et celles de vos femmes. A moins, qu'elles n'aient servi d'appât et qu'elles se soient laissées prendre en premier ?

Je me demande jusqu'à quel point, jusqu'à quel âge vos enfants vous suivront, quelles souffrances, à cause de tout cela, ils devront encore subir. En attendant, je suis pleine d'admiration pour la démarche de Cécile. Nous ne nous sommes pas parlé longtemps pendant cette communication téléphonique, mais il y a eu tellement d'amour, dans nos phrases, tellement d'émotion, de joie !

Donc, le Mal n'a pas de prise sur elle, puisque sa démarche était Manon et décidée. Elle doit aussi se poser des tas de questions par rapport à cette situation absurde et cruelle. Elle était souvent chez nous (mais les autres petits enfants aussi), nous allions souvent chez son père et ses oncles, et elle doit bien se rendre compte de l'absurdité de cette situation. L'autre jour, elle voulait nous entendre, se rassurer de notre amour, nous dire son envie de nous revoir.

Maintenant, nous sommes dans l'attente. Mille projets ont germé dans ma tête : la voir en cachette, l'enlever pendant une ou deux heures, l'embrasser, lui dire combien nous sommes fiers d'elle, savoir comment elle vit tout cela et parler, tout simplement comme autrefois.

Nous sommes sûrs que la réconciliation (si cela peut se faire un jour !) viendra par les petits enfants et Cécile a un grand rôle à jouer. Il faut simplement calmer mon impatience, laisser faire le temps. Courage !

Maintenant nous sommes retombés dans la routine. Pas question d'appeler Cécile, nous ne voulons pas qu'elle ait des problèmes à cause de nous. Dur à vivre. Nous avons retrouvé notre nuage noir qui nous ôte toute visibilité. Et pourtant, dans cette obscurité il y a une petite lumière qui brille, nous savons que Cécile nous aime et cela fait chaud au cœur et nous donne de l'espoir. En parlant d'elle, Pierre dit que nous sommes devant une grande maison fermée, mais au deuxième étage il y a de la lumière et une fenêtre est ouverte, malheureusement il nous manque l'échelle pour monter !

Nous avons été voir le puy de l'association "Contexte et Réseau". Paul nous avait demandé dans une méchante lettre de prendre un premier contact, si nous étions d'accord, pour qu'on puisse éventuellement se revoir mais avec un médiateur. Au bout de trois mois, on nous a enfin proposé le rendez vous d'hier mais sans Paul.

La personne qui nous a reçu n'avait visiblement jamais entendu parler d'une situation pareille. Elle nous a posé beaucoup de questions et nous a demandé de revenir dans une dizaine de jours.

Entre temps nous avons pris de contacts aussi avec l'association GEMPPI, association qui lutte contre les sectes. Ce matin c'était le jour de permanence et nous avons rencontré une maman qui vit exactement la même histoire avec ses deux filles. Ici, le son de cloche était vraiment différent. Ils sont au courant de toutes ces déviances qui détruisent les familles. Cela fait du bien de savoir que nous ne sommes pas les seuls à vivre ce cauchemar. Nous avons ainsi appris qu'une nouvelle vague de pratiques thérapeutiques nous arrive des États-Unis, et les ravages causés là-bas sévissent actuellement en Europe, en France en particulier. Il y aurait plusieurs familles touchées comme nous, rien qu'en Provence.

Les méthodes employées par ces faux thérapeutes varient et se recourent. Elles sont diaboliques : il s'agit de faire croire à des patients adultes que leur mal-être et les difficultés qu'ils rencontrent dans leur vie sont dus à des traumatismes anciens et jusque-là totalement refoulés, généralement d'abus sexuels de leurs parents, pendant leur petite enfance. Et si les patients n'en ont aucun souvenir, c'est que les abus étaient très graves et ont été totalement occultés. La thérapie en sera d'autant plus longue, puisque le souvenir n'existe pas !...

Cela nous a fait froid dans le dos. Comment se défendre dans ce cas, comment récupérer nos fils ? Nous n'arrivons même pas à savoir quelle thérapie ils suivent !

Je prends de plus en plus conscience du temps qui dévale les escaliers des jours et je me demande quand nous réussirons à embrasser de nouveau nos petits enfants.

Embouteillage monstre dans la ville : une manif contre Le Pen me barre toutes les routes pour rentrer à la maison. Je décide de prendre l'autoroute du Littoral mais pour

cela je dois aller jusqu'à l'Hôpital Nord, si je veux trouver une voie libre. Me voilà donc sur l'autoroute qui va vers Aix.

Combien de fois ai-je pris cette direction pour venir te voir, Sylvain?

Je pourrais conduire les yeux fermés : Aix, puis le grand tournant, direction Manosque... Je passe le pont Mirabeau. Là, il y a des siècles, lorsque nous nous aimions encore, nous nous étions arrêtés avec papa, toi Sylvain et ta femme, à la recherche d'une ferme. L'endroit était beau, après le village il y avait des champs et au milieu une ferme en mauvais état. Naturellement notre imagination galopante faisait plein de projets. Personne à qui demander s'il y avait quelque chose à vendre. Je me souviens être retournée le jour suivant, un lundi, pour le demander à la mairie. Non, ils n'étaient pas au courant d'un projet de vente. Quelqu'un m'accompagnait, je ne me souviens plus qui était avec moi.

Mais continuons : après Mirabeau la vallée s'élargit, la Durance se croit un grand fleuve et s'étale magnifiquement dans un large virage, avec une plage. J'ai toujours rêvé de m'y baigner en été, cela reste encore à faire. On voit la chaîne des Alpes de Haute Provence et c'est de là qu'on peut admirer, lorsqu'on arrive de Marseille, les premières neiges en hiver : c'est somptueux ! J'oublie de dire combien ce paysage est beau en toute saison, avec les couleurs tendres du printemps, la lumière crue de l'été et les teintes du «bouquet final» de l'automne ! La Durance nous accompagne tranquillement, tout au long de la route, en traînant en boucle selon les lieux, en changeant de couleur selon l'état du ciel. On sort enfin de l'autoroute, après, c'est juste à côté, une petite route, anciennement nationale, à la retraite depuis qu'un tracé plus large et plus importante à été mis en place. Nous voilà sur le vieux pont, la maison est juste après le tournant.

Les cris de joie des enfants, les bisous, les rires, une porte qui s'ouvre, le sourire d'Annie, à moins que ce ne soit le tien, Sylvain... Nous voilà heureux.

Une visite aux chèvres, un regard à la fromagerie, ensuite il faut suivre la petite troupe qui doit nous montrer tellement de choses dans le jardin ou dans leurs chambres. La bonne odeur du repas nous rassemble à la cuisine où les récits des uns et des autres se mélangent. Après le repas y a encore mille choses à voir : les champs, les prés, les arbres, les oliviers, les oies, les lapins, les fleurs...

Une grande tristesse m'envahit aujourd'hui, je suis très tentée de continuer la route, de faire une surprise aux enfants : comment vais-je être accueillie ? Seule la peur de cette inconnue me raisonne, je rentre à la maison comme prévu, hélas !

Et voilà : on a sonné à la porte, Pierre a ouvert. J'ai entendu :

« Entre ».

C'était Paul. Surprise.

J'ai eu très mal, tous mes sentiments se sont complètement bloqués, anesthésiés.

Je ne pouvais pas dire un mot, je regardais ce garçon, mon fils, autrefois si aimé et je me demandais :

« Est-ce que tu souffres ? Est-ce tu arrives à l'aimer encore ? Est-ce qu'il te fait pitié? Horreur ? Peine? Mais réponds moi, bon sang ! »

Je n'éprouvais RIEN. J'étais de marbre. Et plus je m'énervais pour savoir comment réagissaient mes sentiments, plus je me bloquais.

Comment lui, notre bourreau le plus acharné, celui qui criait par la terrasse et qui a écrit à plusieurs personnes :

« Pierre est pédophile et sa femme complice »

Celui qui nous a interdit d'écrire à ses enfants, ne fut-ce que des vœux pour leurs anniversaires, sous peine de venir « tout casser dans notre appartement », en ajoutant et en soulignant que c'était une menace, celui qui nous faisait peur, car depuis le fameux jour, nous le sentions prêt à tout pour nous faire du mal, comment pouvait-il arriver sous une apparence calme, sonner à la porte et entrer chez nous ?

Tranquillement, sans un mot, depuis tout ce que nous vivons depuis deux ans, Paul, «qui passait dans notre quartier» voulait savoir pourquoi le psy ne nous avait pas convoqués tous ensemble, pour s'expliquer. Il semblait contrarié, mais n'a pas fait de commentaires lorsque Pierre lui a dit que nous avions suivi sa demande et que c'est le psy qui en avait décidé ainsi.

La conversation était très difficile, Pierre aurait voulu avoir des nouvelles des enfants. Les «ça va» laconiques de Paul ne nous ont pas donné envie de continuer cette longue liste de demandes qui nous brûlaient les lèvres. Je regardais mon étranger de fils en essayant de le retrouver, ne fut-ce que par un geste, un mouvement de la tête, quelque chose mon Dieu, n'importe quoi !

Je ne l'ai pas reconnu.

Il est parti en nous disant :

«Lorsqu'on se retrouvera pour discuter, il faudra faire des concessions.»

Pierre n'a pas répondu. J'ai eu peur d'une réaction violente de la part de cet individu et j'ai dit :

« Bien sûr ».

Mais je n'en pensais pas moins !

Pendant plusieurs heures après le départ de Paul je ne comprenais pas pourquoi je n'arrivais pas à avoir la moindre réaction, après sa visite. Je continuais à me sentir de glace, insensible. Pierre ne disait rien mais je le sentais complètement démolé, une fois de plus. J'aurais voulu lui passer un peu de ma froideur, mais comment faire ?

Dans l'après midi, en longeant le Vieux Port, je regardais toutes ces personnes occupées à nettoyer les bateaux, à contrôler les voiles, à frotter, à ranger... C'est là que tout a basculé ! Un désespoir immense m'a envahie. Comment oublier toutes ces années pendant lesquelles Paul construisait son bateau. Nous avons alors partagé son bonheur devant ce rêve fou, ses angoisses, ses découragements, ses victoires !

Quelle fierté et quelle joie, bien que teintées de mélancolie à cause de la séparation, le jour de son départ ! Il avait tenu bon, il avait réussi ! Champion, Paul !

## Lettre à Jean

Merci de ta lettre. Comme toi, Jean, lorsque tu as reçu mon écrit, j'ai réagi aussi avec colère à ta missive mais en la relisant plus calmement, j'en retire aussi un côté positif : je sens que nous avons tous les trois - toi, papa et moi - besoin d'éclaircir notre histoire.

Le problème entre nous, as-tu dit, est que tu as souffert dans ton enfance d'une grave maltraitance. Mais tu n'as pas voulu t'en expliquer : « Vous n'êtes pas en état de comprendre », t'es-tu contenté de dire. Comment veux-tu que nous puissions « trouver un nouveau chemin de dialogue », selon tes dires, si tu refuses de t'expliquer et te retranches derrière des mots ronflants dont apparemment tu ne connais pas bien le sens. Sais-tu ce qu'est la maltraitance grave ? Comment oses-tu te plaindre de maltraitance ? C'est une insulte vis à vis des enfants qui sont vraiment maltraités. Tant que tu n'auras pas mis noir sur blanc ce que tu nous reproches, des faits précis - et non pas ce que tu penses avoir été la cause de notre manière d'agir ou la façon dont tu interprètes nos motivations - tout dialogue et tout rapprochement me paraît impossible.

Tu oublies un peu facilement le désastre que tu nous as fait subir : nous priver de tout contact avec nos enfants et nos petits-enfants et de surcroît après des accusations graves dont tu ne nous as pas semblé particulièrement convaincu la dernière fois que nous nous sommes vus, et qui seraient donc calomnieuses. Tu fais peu de cas de notre souffrance, elle ne semble pas te concerner, et tu attends de nous un pardon pour des faits que nous n'avons pas commis. Tu m'as accusée formellement d'être complice de la « pédophilie » de ton père, et je sais bien, moi, que ce n'est pas vrai. Tu m'as reproché formellement de ne pas t'avoir aimé et de ne pas savoir te regarder « avec les yeux du cœur ». Et tu m'as jetée à la poubelle, tu m'as reléguée dans le compte pertes et profits, tu m'as poignardée dans ce qui m'était le plus cher : l'amour pour vous, mes enfants. Tu as agi vis à vis de moi sans aucune pitié, sans aucune compréhension, sans aucun sentiment Tu as jugé sans aucune complaisance et posé ton ultimatum : nous n'avions qu'à plier ou à crever. Tu as décrété ta vérité sans même envisager que tu pouvais aussi te tromper, tu as appliqué ta sentence sans laisser parole à la défense. Tu as tout interprété avec la plus grande malveillance. Et pour donner plus de poids à tes accusations, il a fallu que tu "oublies" complètement ton enfance : effectivement, si tu avais gardé de bons souvenirs, cela t'aurait obligé peut-être à conserver un reste d'affection pour nous et à ne pas jeter aux orties tout ce qui avait été ta vie. Et même si je me suis trompée dans ma façon d'être avec vous, même si, sans le vouloir, je t'ai fait souffrir, je t'ai toujours traité avec amour.

Tu es père à présent, et tu peux comprendre l'intensité de l'amour que l'on peut porter à ses enfants. Honte à toi, Jean ! Imagine ce que tu ressentirais si tu ne pouvais plus les voir !

Paul nous avait demandé de prendre contact avec un psy pour essayer une tentative de dialogue. Avec espoir, nous avons obéi et l'avons rencontré trois fois. Ensuite ce psy



demandé à voir Paul, mais apparemment la porte s'est refermée. Demande à ton frère comment cela s'est passé, nous, nous n'en savons rien.

Jean, lis cette lettre au premier degré, comme elle est écrite. N'essaie pas de te demander pourquoi j'écris ce que j'écris. Je t'écris ce que je sens sans aucune arrière pensée. Si tu ne veux pas entendre ma vérité, inutile de faire semblant de vouloir un dialogue. Encore une fois, mets tes griefs noir sur blanc, mais des vrais griefs : quand tu nous dis par exemple que nous avons agi uniquement pour la galerie, c'est une interprétation, une lecture du passé que vous avez faite sans qu'elle soit étayée, et sans que nous puissions la comprendre. De quel droit nous juges-tu ? Qui es-tu pour le faire et d'où le fais-tu ? Que me reproches-tu **exactement** qui soit tangible ? Cette clé nous manque pour ouvrir un vrai dialogue.

Et ne me dis pas que tu nous a déjà tout dit : je ne comprends pas ta façon de t'exprimer, tu es plus occupé à m'expliquer ce que je pense qu'à me dire ce que tu ressens.

A bientôt, je l'espère de tout mon coeur.

Combien de temps encore ?

Cette question revenait souvent lors de nos longs trajets en voiture pendant les vacances, ou pendant les balades en montagne.

On posait la question en riant, c'était devenu un passe-temps.

« Deux heures », était invariablement la réponse de Pierre, mais on savait que cette mesure de temps n'avait aucune valeur : on pouvait aussi bien arriver dix minutes ou quatre heures plus tard, peu importe. Cela était devenu un jeu, on en riait, on en rajoutait, c'était à celui qui dirait les choses les plus drôles.

Aujourd'hui, je vous pose la même question mais le ton a changé, la phrase est très sérieuse et angoissée, cela veut dire tout d'abord : est-ce que nous arriverons à nous expliquer sur le fond, un jour, est-ce que nous saurons être attentifs pour bien saisir les questions des uns et des autres pour qu'on puisse se répondre avec clarté et se comprendre vraiment ? Cela est indispensable si nous voulons retrouver la joie de nos rencontres d'avant.

Ces réflexions sont suivies immédiatement par une autre question très sérieuse sévère, grave, inquiétante, demande qui n'a plus aucun lien avec le jeu d'autrefois. Répondez nous vite : combien de temps cette situation va-t-elle encore durer ?

Ce petit mot : « quand » je l'ai entendu aujourd'hui encore de la bouche de Cécile, car elle a encore téléphoné !

« Mamie, papi j'ai trop envie de vous voir ! Mais quand ? Comment faire ? Je vous embrasse très très fort tous les deux, vous me manquez ! »

Toi aussi, ma chérie tu nous manques tellement et la punition est trop injuste ! Nous avons parlé de ses vacances, de son école, d'un petit journal qu'elle prépare avec deux amis de sa classe. Je lui ai raconté que son oncle Jean, au même âge écrivait un petit

journal avec sa grande amie Véronique. Ils faisaient cela très sérieusement. Je me souviens qu'ils avaient interviewé un conducteur de bus un jour. Jean était revenu à la maison très fier d'avoir «travaillé comme un journaliste»! Seulement, à cette époque il n'y avait pas encore d'ordinateur et il fallait tout écrire à la main ! La présentation du petit journal était belle, avec des dessins et de la couleur mais le tirage était très réduit et seulement pour quelques rares privilégiés : je garde précieusement une copie des quelques numéros parus !

Cécile, depuis que nous avons bavardé un moment au téléphone, j'ai la tête en ébullition pour essayer de trouver le moyen de te voir, au moins deux minutes pour t'embrasser, entendre ta voix, ton rire...

Je ne trouve que des solutions dangereuses pour toi, car si tes parents ne veulent pas de nos rencontres, je ne veux pas que tu soies punie à cause de nous.

Prends patience, ma chérie, on se reverra, c'est promis, mais ne me demande pas quand : dans deux heures ? Je délire !

Voilà ce que j'écrivais le 28 juillet 1989 :

Jean et Élisabeth se sont mariés. Comment faire passer, avec des mots l'amour et la force du « clan » ? A cause de ce sentiment très fort qui nous unissait, je nous croyais invulnérables : Pierre, Paul, Manon, Jean, Sylvain et moi.

Cela a été éclatant pendant ces jours de fête. Manon et Annie étaient aussi avec nous, Joie intense, un bonheur si grand! L'impression d'avoir réussi un chef d'oeuvre qu'on aurait aussi bien pu rater royalement.

Je pense que c'est cette force du clan, cet amour, cette joie de se retrouver qui a frappé le plus ceux qui étaient avec nous pendant cette fête de mariage. Beaucoup de personnes, émues, ont éprouvé le besoin de nous en parler.

Il nous reste le souvenir fabuleux d'avoir vécu, une fois de plus un moment très important de la vie de Jean et d'Élisabeth.

Manon et Paul ne pouvaient pas choisir une meilleure époque pour venir nous voir depuis leurs îles lointaines. Manon n'a pas changé ! Douce, bonne, compréhensive, je m'éclate avec elle. Elle est vraiment de bon conseil. C'est super aussi de retrouver Paul, qu'est-ce qu'on peut être proches et s'amuser avec nos potins ! Je préfère ne pas penser à leur départ : nous venons de refaire connaissance avec nos petits fils, quand pourra-t on se revoir ?

Manon est étonnante de bon sens. Je retrouve ma «vieille» copine, drôle, gaie et tellement proche. Manon et Manon-fille s'entendent à merveille et c'est bon de les voir ainsi.

Que dire de Jean et d'Élisabeth ? Ils semblent heureux, Jean rayonne de bonheur, cela fait « kik au cœur » de le voir ainsi.

Sylvain et Annie, adorables. Sylvain est un vrai boute-en-train, nous avons bien ri et rigolé avec lui. Lui et Paul, quand ils s'y mettent... le même rire, les mêmes mimiques, et en même temps, lorsqu'un problème se présente, ils réagissent avec la même efficacité, plus nuancée quoique très ferme de la part de Paul, plus abrupte de la part de Sylvain, mais puisqu'ils avancent tous les deux dans le même sens ils se complètent parfaitement.

Enfants, si vous saviez combien je vous aime !

Dix huit mois plus tard, il y a eu la naissance de Florian. Difficile d'écrire la tendresse, le bonheur, l'élan qui fait que d'un coup, devant ce petit bébé, il y a eu un grand choc de joie et d'émotion dans mon cœur : c'était lui, un autre petit de la famille et je l'aimais déjà terriblement. C'est toutes les fois pareil et c'est génial.

Une semaine de grand bonheur, de rires, de discussions, de retrouvailles, de découvertes, de vacances pour Pierre et moi, chez Jean et Élisabeth. Nous sommes toujours si bien chez nos enfants, c'est doux, c'est chaud, c'est simple et tellement affectueux.

Une autre lettre de Jean, une autre déception. Encore une douleur qui vous déchire le cœur et les tripes : est-il possible qu'il soit devenu si borné, si tordu dans ses façons de raisonner, si aveugle, si con ? Pareil pour ses frères et leurs femmes.

Mon Dieu, au secours !

Pourtant j'étais Manon dans mes phrases me semblait-il Je lui demandais des réponses bien précises. Jean nous accuse de maltraitances graves. Pour la deuxième fois je lui demandais de me donner un exemple. Qu'est-ce qu'il y a eu ? Qu'avons nous fait ? Un exemple, Jean ! Il me répond qu'il connaît le vocabulaire et qu'il pèse ses mots. Il est venu à Pâques pour nous le dire et il espérait que nous le comprenions. Mais, justement, lors de notre triste entrevue de Pâques, à ma question sur la maltraitance, il nous avait dit que nous n'étions pas en état de comprendre ! Et voilà que, dans la lettre de ce matin, il écrit qu'il espère que nous le comprendrons un jour, que c'est là un des chemins possibles pour se retrouver. Si je n'ai pas envie de l'entendre, il ne faut pas m'étonner que le dialogue entre nous soit difficile.

Je hurle : qu'est-ce que cela veut dire ?

Il y a de quoi devenir fou. Tout ce que j'ai écrit est analysé, tripoté, mâchouillé, retourné contre nous. Jean et ses frères (et je ne parle pas de leurs femmes !) sont devenus des juges sans cœur et sans intelligence qui éructent leurs sentences sans se préoccuper de l'affaire. On sent la manipulation. Nous, les prétendus coupables, nous n'avons qu'à la boucler, de toutes façons nous sommes les minables, les méchants, les affreux. Silence donc ! Que faire d'autre ?

Ma peine, mon désespoir, ma douleur sont si grands. Comment les décrire ?

Je suis assise au bord d'un lac gris. L'eau est sombre, à cause des gros nuages noirs qui ont envahi le ciel. Il s'agit d'un lac de montagne, on y arrive après trois heures de marche, le sentier traverse d'abord une forêt dense mais accueillante, remplie des chants d'oiseaux, de bruissement de feuilles, de murmures de ruisseaux, parfois une branche craque, quelque chose bouge : un petit animal qu'on devine à peine disparaît au loin.

Au bout d'une bonne heure de marche, les arbres se raréfient, les premiers pâturages apparaissent, le chemin continue à monter. Un cercle de montagnes majestueuses, certaines avec un peu de neige encore, par ci, par là, accueille le randonneur : quelle beauté ! On continue à grimper et brusquement voilà le lac !

Petit mais profond, aux couleurs changeantes selon l'état du ciel, il doit disparaître sous la neige en hiver et se rendre très utile quand les beaux jours reviennent : chamois, bouquetins, mouflons et marmottes lui rendent souvent visite pour se désaltérer. Sa surface est lisse par grand beau temps, les sommets qui l'entourent y laissent leur image.

Je suis là, entourée par cette belle nature et mon moral est aussi foncé que l'eau de ce lac. Il n'y a plus de soleil dans mon cœur depuis le jour où nos enfants se sont laissés manipuler, et nous ont accusés et insultés pour des faits inexistantes.

Aujourd'hui l'eau du petit lac est grise et lisse. Comment est-il lorsque le vent violent se lève, lorsque la tempête arrive avec l'orage ? Je le sais pour l'avoir vu. Le paysage semble changer, se durcir : les vagues de ce petit lac n'atteignent jamais de grandes hauteurs, mais la force qu'elle dégagent et la violence avec laquelle elles font danser l'eau est impressionnante.

Le lac entier est alors pris par la colère, une colère noire, qui semble venir depuis ses grandes profondeurs et qui éclate au contact du vent.

J'aime bien ce petit lac. Mon moral et mon désespoir lui ressemblent. Depuis longtemps déjà je vis dans le gris, un gris morne, triste et monotone.

Il faisait toujours beau chez nous. Oh, bien sûr, des petits nuages passaient parfois, mais juste pour nous faire apprécier davantage le bleu du ciel, après leur disparition.

La vie a continué, les enfants ont grandi, il y a eu des mariages, des enfants sont nés, ont commencé à grandir. Nous nous retrouvions souvent malgré l'éloignement des uns et des autres et toutes les fois c'était la fête, le bonheur.

Il y a deux ans, exactement, il y a eu ce cataclysme, ce drame. Inattendu. Aujourd'hui encore nous n'y comprenons rien. Nos fils sont devenus des étrangers, ils ont un langage incompréhensible obstrus.

Alors parfois, après la douleur vient la colère, une colère qui monte des profondeurs de mon cœur et qui hurle contre la méchanceté et l'injustice, qui éclate avec beaucoup de larmes, parce que je n'y comprends rien, parce que nos enfants ne sont même pas capables de nous expliquer pourquoi, après nos années de bonheur et d'amour, brusquement ils nous rejettent avec des accusations invraisemblables et horribles. Dans ces moments là, la

douleur est si forte et insoutenable que je souhaite leur mort et la mienne, pour que tout finisse.

Est-ce qu'un petit lac souffre lorsqu'il se met en colère ? Je ne le crois pas, je pense, au contraire, qu'il doit aimer les orages pour jouer avec les vagues.

Je voudrais être un petit lac.

Je me demande quel est le but de ceux qui vous ont manipulés. L'argent ? Vous en ont pris beaucoup ? Avez vous des dettes ? Ou alors il ne s'agit pas de cela, c'est vraiment une prise de pouvoir pour vous réduire en esclavage, un détournement de cerveau afin d'y semer la méchanceté, la haine, le mal !

« Ils » ont gagné, pour le moment. Vous êtes leurs prisonniers et vos femmes certainement aussi puisque je ne les ai jamais entendues ni vues depuis le jour du crash mais je connais leurs propos haineux envers nous. Cela est une souffrance en plus pour nous. Comment ont elles pu oublier toutes ces années où nous étions si proches ? Le MAL a gagné, le MAL doit jubiler, faire la fête : « encore des couillons qui se sont laissé prendre! »

Il y aura un retour de balancier : pas de pardon pour de tel salauds, croyez moi !

Nous, en tout cas, nous ne pouvons pas oublier toutes ces bonnes années vécues avec vous depuis le jour de votre naissance. Si je devais les résumer en un seul mot, je dirais « bonheur », puis « chance ».

Chance et bonheur d'avoir rencontré papa d'abord, émerveillement et bonheur à chacune de vos naissances, bonheur de toutes ces années partagées. Bonheur de notre entente, entre nous six, de nos discussions, de nos joies, bonheur tout simplement d'avoir pu être avec vous, bonheur d'être fiers de vous, de ce que vous étiez devenus tout au long ces années passées trop vite. Nous étions loin d'imaginer le danger qui nous guettait ! Nous imaginions notre vieillesse heureuse, pleine de rires et de bonnes surprises, entourés par vous et vos enfants ...

On nous dit de ne pas perdre courage. Difficile de suivre ce conseil !

En attendant une vraie rencontre, si vous arrivez vraiment à vous réveiller un jour, comment vous faire passer toutes ces ondes d'amour, qui pour le moment, se heurtent à un grand mur hérissé de méchantes défenses ?

Petit Yannick,

Nous nous connaissons à peine : toi, tu ne dois plus avoir aucun souvenir de ta mamie, moi, j'ai dans ma tête un bébé adorable, qui apprenait à marcher dans ta nouvelle maison au bord du lac. Papy et moi nous étions de passage, heureux de vous revoir et de faire mieux connaissance avec toi, que nous avions vu juste une fois, à ton baptême. Tu nous as vite accepté, en nous montrant ta chambre avec tes «trésors», le temps est passé

très vite. Le soir, pendant que le reste de la famille, avec papy, jouait à je ne sais plus quel jeu de société, tu dormais sagement malgré le bruit.

Bien installée sur le nouveau canapé que nous avons admiré en arrivant, je regardais les joueurs. J'étais dans une « bulle » de bonheur. Guillaume gagnait tout le temps et sa joie bruyante faisait plaisir à voir. Florian n'était pas très content et Sylvain surveillait étroitement son petit frère. Rien à faire : Guillaume gagnait. Papa et papi riaient et encourageaient les deux grands, tout en félicitant le vainqueur. Maman, qui terminait de ranger la cuisine, nous a rejoints bien vite aussi.

Toi, le « pitchoun », comme on dit chez nous, tu dormais du sommeil du juste et rien ne pouvait te déranger.

Aujourd'hui, Yannick, c'est le jour de ton anniversaire, tu as 4 ans ! J'ai pensé à toi toute la journée et j'avoue que j'ai beaucoup pleuré en cachette, pour ne pas faire encore plus de peine à papi et à Manon qui sont aussi tristes que moi. Cela ne m'a pas empêchée de faire plein de voeux pour toi, pour que ta vie puisse être plus juste, honnête et Manon, pour que la joie et le bonheur t'accompagnent toujours, pour que nous puissions nous revoir et refaire connaissance bientôt. Nous avons déjà plus de deux ans à rattraper : tant de bisous, de cadeaux, de mots doux, de petites histoires à se raconter, tant de gestes tendres et de bavardages dont nous avons été privés ! Ils sont tous, bien en sécurité dans un grand, très grand sac que j'ouvrirai dès que nous nous rencontrerons. Nous pourrions alors, du moins je l'espère, rattraper tout ce temps perdu.

Petit Yannick, je ne sais pas quand tu liras cette lettre, je voudrais seulement te dire, mon chéri, qu'il y a beaucoup de sales histoires qui circulent sur nous. Rien n'est vrai dans ce qu'on raconte. Ne sois pas fâché avec tes parents, on leur a mis des tas de mensonges dans la tête : ils ont été naïfs et ils y ont cru, mais ce n'est pas tout à fait de leur faute. Maintenant il faut surtout et vite faire de la lumière sur ces racontars, pour oublier cette triste période, nous rencontrer, et nous confier toutes ces belles choses que nous n'avons pas eu l'occasion de nous dire.

Bon anniversaire, mon chéri, j'espère que tu as été bien gâté. Je t'embrasse, avec papi, avec tout notre amour de grands-parents.

Ta mamie

A bien y réfléchir, en somme, vous avez perdu la tête tous les trois et vos femmes avec. Votre cerveau, hélas, ne connecte plus bien, je pourrais dire que vous avez disjoncté, peut être pas sur toutes les lignes, mais en ce qui concerne les communications familiales vous êtes en haute mer, vous avez perdu la boussole et vous avez pris une direction qui vous semblait bonne, sans vous douter un instant que c'était un mirage, un très mauvais mirage. Vous n'avez pas hésité à mettre le cap dans cette direction attrayante : là bas le ciel paraissait plus bleu et cette illusion séduisante et trompeuse ne vous a pas fait imaginer un instant la route dévastatrice et infernale qui vous attendait.

Je ne sais pas et je me demande comment vous êtes au travail, comment vous réagissez avec vos enfants. Vous étiez des parents attentionnés, rieurs, sympathiques. Je doute que vous soyez encore aussi détendus et joyeux avec cet immense fardeau de problèmes que vous subissez. Je me fais beaucoup de souci pour les petits-enfants. Quelle vie leur construisez-vous ? Quel monde leur présentez-vous ? Comment vivent ils votre déprime, car il est impossible que vous soyez vraiment heureux avec tous les souvenirs puants et laids dont on vous a subrepticement farci la tête !

Vous étiez des fils clairs et transparents, nous pensions vous avoir aidés à vous établir sur un socle solide et inusable. Nous ne savions pas que les termites modernes se régalaient aussi avec les métaux les plus durs maintenant.

Vous voilà par terre. Nous ne pouvons rien faire pour vous, pas plus que la famille et les amis. Nous ne pouvons qu'assister à votre descente démoniaque en espérant en un miracle qui me paraît de plus en plus improbable. Je me demande jusqu'à quel point il ne vaudrait pas mieux vous séparer de vos enfants. Cela me serait insupportable d'être le témoin de leurs vies tristes et gâchées par des parents devenus, comment dire ? Débiles.

Ce « comment » est le mot clé de ce drame. Si on pouvait savoir comment et par qui ce désastre a commencé, nous pourrions essayer de vous venir en aide, vous sortir de cet enfer et vous faire retrouver la goût du soleil et la saveur du bonheur !

Je me réveille souvent avec l'impression d'être dans un trou affreux. Au fur et à mesure que les jours, les mois, les années passent, cela devient invivable, sordide, atroce. Il y a ce silence dur à vivre, coupé deux fois par une lettre et une rencontre avec Jean, deux lettres de menaces de Paul et le silence dense et lourd de Sylvain.

Les lettres de Jean sont longues et incompréhensibles. Les personnes à qui je les ai montrées se demandent avec moi la signification de ces phrases écrites dans un mauvais jargon qui se veut psy et qui sent si bien la manipulation. Cela a été pareil verbalement : tout échange est impossible.

Dans ces conditions inutile de répondre, de se voir : cela redouble ma souffrance et je ne suis pas masochiste !

Quant à Paul, il y a une telle violence, une telle haine dans ses propos ! Cela m'enlève toute envie d'avoir le moindre contact avec ce fils sympa, qui m'était si proche par sa sensibilité, sa gentillesse, son amour.

Sylvain reste muet.

Où sont mes enfants ?

Pour nous donner du courage, j'essayais de faire le point avec Pierre, hier soir.

Cécile va avoir dix-huit ans dans quatre ans. Nous pensons avoir des chances de la revoir à ce moment là. Je me réjouis déjà de la serrer dans mes bras, de bavarder avec elle. Peut-être pourrions nous comprendre pourquoi ses parents, ses oncles et ses tantes ont perdu la tête.

Ensuite, au fur et à mesure que le temps passera, nous pourrons revoir Florian et petit à petit les autres. De toutes façons, nous les contacterons. A eux de décider s'ils ont envie de nous revoir. Avec tristesse, nous pensons souvent à Benoît et à Thomas Ils sont majeurs maintenant, mais trop sous l'emprise des parents et des grands-parents. Tels de chevaux fous, ils se sont emballés sur une mauvaise route. Je me demande parfois s'il est possible que Benoît et Thomas aient oubliés leurs week-ends chez nous, nos sorties, nos discussions, les petits restos ... incroyable!

Impossible de leur écrire car les lettres sont mises à la poubelle, c'est tout au moins ainsi que leur père nous l'a fait savoir.

Nous nous sommes demandés, Pierre et moi, si nous avons la force d'attendre encore quatre ans pour revoir Cécile, essayer de comprendre ce qui s'est passé et l'entourer de tout cet amour que nous avons mis en réserve pour elle, en attendant de faire pareil à la majorité des autres. La réponse a été positive.

J'espère de tout cœur que la petite flamme d'espoir nommée Cécile nous aidera à tenir le coup !

Pendant soixante ans ma vie a été belle, Manon, simple et heureuse. Les soucis n'ont pas manqué mais les joies ont été bien plus nombreuses et je n'ai retenu que le beau. J'avais dix sept ans lorsque j'ai rencontré votre père. Dès le premier moment il m'a fait rire. Avec lui j'ai appris à apprécier le bon côté des choses même dans les moments les plus graves, à relativiser les événements, à aimer la vie. Nous avons beaucoup de points communs et une grande envie de construire quelque chose de solide ensemble : nous nous sommes mariés, nous avons créé une famille. Aujourd'hui encore je suis heureuse d'avoir Pierre près de moi, cela me donne une force incroyable pour affronter ces journées vides de vous, nos enfants et petits-enfants. Heureusement papa est là et nous nous apportons l'un l'autre la force et le courage pour continuer à vivre.

Enfants, je vous ai donné la vie, avec joie, bonheur et émotion : vous m'apportez le désespoir, la mort.

Pourtant nous ne pouvons pas nous empêcher de penser à vous, Paul, Sylvain et Jean. Dans votre jeunesse, vous étiez des garçons plein d'enthousiasme, de joie de vivre, de bonheur : ce n'était pas pour rien que vous nous ameniez souvent, même un peu trop souvent à mon goût, des copains qui avaient de gros problèmes et qui partageaient notre vie pendant une période plus ou moins longue.

Vous vous êtes mariés : pendant de longues années tous les prétextes était bons pour nous retrouver malgré l'éloignement, et le moindre repas devenait une fête. Et, tout à coup, vous avez basculé, vous avez coupé tout lien avec nous, même vos femmes se sont évanouies, du jour au lendemain on n'en a plus entendu parler : aucune n'a jamais donné signe de vie. Et pourtant c'est ou c'étaient vos compagnes depuis longtemps, j'avais



l'impression que nous nous entendions bien, que nous étions proches. Où sont elles ? Avez vous divorcé tous les trois ? Êtes vous au moins heureux ? Je ne le pense vraiment pas. Je pense par contre très fort, que vous n'êtes pas capables de vous apercevoir de l'état dans lequel vous êtes et donc, qu'il est impossible de vous en échapper ! Pourquoi vous infligez vous toutes ces peines ? Je vous renvoie la question que vous nous avez posée, un jour dans une lettre.

Hélas, nous subissons et nous essayons de toutes nos forces, de vous libérer de ce MAL qui vous tient tous prisonniers, avec vos enfants. Ce sont ces derniers qui nous inquiètent le plus. Quelle vie leur préparez vous ? Quelles conséquences cela aura-t il dans leurs vies d'adultes ?

Vous, leurs parents, vous en êtes responsables !

« La paranoïa, - dit le Petit Robert - est un trouble caractériel dont les symptômes sont, entre autres, la méfiance, la susceptibilité excessive, la fausseté de jugement avec tendance aux interprétations, engendrant un délire et des réactions d'agressivité. »

Voilà la transformation que vous avez subie : j'imagine combien vous devez être mal dans votre peau, maintenant. Ne me dites pas que votre caractère a toujours été comme cela ! Allons donc ! Pourquoi aviez vous un contact facile, un coeur prêt à dépanner celui qui était dans la peine, un sourire splendide ... et puis vos rires éclatants, où rien n'était faux ! La méfiance, la susceptibilité, la fausseté, l'agressivité étaient des mots, des états d'âmes inconnus de vous, de nous !

Mes pauvres enfants, quelle destruction de l'âme avez vous subie, quel mal vous vous faites ! Transmettez vous tout cela à vos enfants ? Voilà ce que je crains le plus. Comment vous secouer ? Quel réveil, quelle sirène, quelle bombe pourrais-je vous lancer pour vous réveiller enfin de ce cauchemar !

Nous attendons des jours meilleurs, nous sommes là, nous essayons de survivre. Lorsque le désespoir est immense, lorsqu'on a l'impression de lâcher prise, lorsque la douleur enveloppe le corps et l'esprit et qu'on souhaite en finir parce qu'on n'arrive plus à faire face et que la souffrance devient insupportable, que faire pour ne pas sombrer dans la folie, pour ne pas mourir ? Où trouver le courage pour continuer à lutter quand on sait que la manipulation mentale est le fruit d'un tel lavage de cerveau qu'on s'en sort difficilement...et encore, il faut arriver à s'en sortir !

Dans les contes de fée on apprend que le prince charmant a réveillé sa princesse bien aimée avec un baiser : nous avons plein d'amour pour vous, mais comment vous joindre pour un baiser magique ?

Je n'arrive plus à écouter la musique, je ne peux plus lire, je ne peux plus vivre : je suis trop triste, ma tête est remplie de douleur, j'ai trop mal.

Pendant la journée je fais ce que je dois faire, les courses, le ménage, je papote, je bouge, je participe à des rencontres, à des réunions, je réponds au téléphone, gestes d'automate. Il m'arrive même de parler de ma famille, lorsque des connaissances me posent des questions. Dans ces moments là, j'arrive à me dédoubler. Mes enfants vivent loin de nous, j'arrive à faire un trait sur le drame que nous vivons, à l'oublier complètement et je peux parler d'eux comme dans le bon vieux temps. Il me faut cela, pour survivre. Lorsque les questions se font plus précises, j'invente les réponses, cela devient un jeu, je suis au théâtre, et c'est une bonne pièce, douce, heureuse, je connais le texte par coeur, notre bonheur a duré longtemps. Ce n'est pas difficile de le raconter, j'y prends goût, j'en ai besoin, pour me donner du courage, pour me prouver qu'avant «cela» nous étions heureux. Il m'arrive de rire, d'avoir l'air vraiment heureuse. Tout cela n'est qu'un effort pour cacher ma grande souffrance qui ne me lâche pas.

Lorsque le récit se termine, j'ai l'impression de me réveiller d'un rêve splendide et je cours me cacher car le présent me rattrape et la blessure saigne.

Autour de moi, tout me parle de vous, mes enfants, le moindre coin de l'appartement, toutes ces rues, ces quartiers, ces plages que nous avons découverts ensemble, ces sentiers des calanques. Et nos journées en Camargue, les week end en bateau, nos balades dans le coeur de la Provence ! Je suis entourée des souvenirs de toute ma vie avec vous.

Ce bus qui me précède, dans les embouteillages me fait penser à ton entrée au collège, Paul. Nous venions de déménager, nous étions un peu perdus dans cette grande ville, tu étais angoissé, tu te demandais comment trouver le chemin de l'école. Je t'avais proposé de prendre le bus, j'allais te suivre en voiture. Nous avions déjà étudié le parcours ensemble, pris des repères. La circulation, dense, du matin nous a séparés, tu t'es trompé d'arrêt et nous nous sommes égarés ! Je ne savais plus où te chercher, la cloche de l'école sonnait lorsque je t'ai vu arriver en courant, petit garçon au milieu des groupes des grands qui pressaient le pas !

Je passe assez souvent devant ton collège, on a mis des barreaux maintenant dans ce petit espace où je garais la voiture lorsque parfois je venais te chercher. En t'attendant, je regardais tous ces élèves qui sortaient, en riant, en discutant : les grands avaient parfois une cigarette aux lèvres et j'essayais de t'imaginer quelques années plus tard ... Tu as 45 ans maintenant : tout est passé si vite !

A la gare, Jean, tu es avec moi, surtout lorsque je vais chercher quelqu'un. Quand tu m'accompagnais, lorsque tu avais dix, onze ans, tu disparaissais soudain dès que nous arrivions sur les quais. La première fois que cela est arrivé, j'ai eu très peur. Par la suite je savais qu'il fallait te récupérer dans la locomotive du train qui venait d'entrer en gare. A cette époque, tu rêvais de devenir conducteur de trains, la SNCF te passionnait. Lorsqu'un convoi arrivait, dès que la porte de la locomotive s'ouvrait, tu savais trouver les mots

justes et je te retrouvais dans la cabine ! Ta chambre était remplie de livres d'images ou d'histoires de trains.

Et lorsque nous partions en vacances, quel travail de descendre tous les bagages jusque dans la voiture ! Une amie me racontait hier une histoire que j'avais oubliée depuis bien longtemps. Sylvain, avait voulu échapper à la corvée. Il était déjà dans l'ascenseur lorsque Pierre lui a demandé de prendre au moins ses petits ski. Sylvain est retourné en courant dans l'appartement pour dire une dernière fois au revoir à notre amie qui allait garder la maison en notre absence, mais surtout pour lui murmurer à l'oreille : «Agathe, à bas les parents !» Il nous avait rejoint ensuite, avec un sourire coquin.

Nous revenions d'une promenade d'un mercredi après midi, ou peut-être était-ce un dimanche, cela importe peu. Sur la Corniche la circulation était dense et la voiture avançait doucement. Pour faire passer le temps nous avons fait un jeu. Nous habitons Marseille depuis peu de temps, vous étiez bien jeunes encore, et je voulais être sûre que vous connaissiez notre nouvelle adresse. Les grands ont bien répondu, Jean a un peu hésité sur le numéro de l'immeuble et lorsque le tour de Sylvain est arrivé ce sont les aînés qui ont posé les questions :

« Où habites tu Sylvain ? »

« A la maison ! »

Un éclat de rire lui a répondu, mais à trois ans la réponse était trop compliquée pour lui. Le petit, fier de nous amuser a demandé de continuer le jeu, les autres n'en demandaient pas mieux.

« Que fait ton papa ? »

« Il travaille. »

« Et ta maman travaille aussi ? »

« Non, elle fait la soupe. »

Nous avons tellement ri que Sylvain s'est vexé et nous ne l'avons plus entendu jusqu'à l'arrivée.

Est ce un signe ? Papa, cette nuit, a rêvé de vous, mes enfants. Il était au salon avec Jean, Élisabeth et Paul et vous discutiez, tous les quatre comme au bon vieux temps, tranquillement, amicalement, comme si rien n'était arrivé.

Quant à moi, ce matin, en faisant mes courses, j'ai rencontré un ami qui n'est pas voyant mais a des flashes, de temps en temps. Nous parlions de vous et voilà que tout à coup, cette personne, me dit :

« Tu les reverras tes gosses, malheureusement je ne peux pas te dire quand. La notion du temps n'existe pas dans la voyance, cela peut arriver demain ou dans des années, mais une chose est certaine, tu vas les revoir. »

Ami, tu me donnes de l'espoir mais qu'est-ce que tu en sais ? J'ai trop mal, il ne faut pas me parler ainsi, la situation est trop compliquée, trop dure à vivre, trop désespérante. Évite, je t'en prie, ce genre de discours. Les jours passent, doucement et en silence. Pas le moindre signe de vie de leur part.

Nous devenons fous.

On se reverra peut-être, mais dans quelles conditions ? Autour de mon lit de mort ? Ou celui de Pierre ? Dans quel état d'esprit serons nous ? Même si nous nous rencontrons demain, tu imagines quels gouffres il nous faudra enjamber et tout en étant fous de joie de les revoir, quel travail sur le pardon il faudra qu'on fasse ! En serons nous capables ? Les petits-enfants nous aideront à faire ce chemin. Nous n'avons aucune animosité envers eux : ils ont suivi leurs parents. OK pour les petits, mais les grands ? (Cécile mise à part). Il doit y avoir un truc, est-ce que les enfants ont aussi été soumis au même traitement pour avoir oublié les bons moments passés chez nous ? Cécile serait-elle la plus indépendante, puisque apparemment elle ne vous a pas suivis ?

Hier, le mistral qui soufflait de toutes ses forces, a balayé le ciel et nous avons eu une journée magnifique. Aujourd'hui les nuages sont de retour, nuages noirs et menaçants. Par moment ils s'amuse à nous arroser abondamment, par surprise, quelques minutes plus tard, un rayon de soleil revient timidement, comme s'il voulait se faire pardonner la mauvaise farce de ce temps changeant.

Mon moral suit la même marche : tout va bien et brusquement mes yeux se remplissent de larmes, avant même que mon cerveau ait donné le moindre signal de tristesse. Cela me surprend parfois, je me demande, l'espace d'une seconde, pourquoi ce déluge ! Hélas, la douleur qui m'envahit n'attend pas et elle me serre si fort ! Je dois la décevoir car mes larmes ne m'apportent aucun apaisement : il faut simplement qu'elles s'arrêtent de couler. Je n'y trouve aucun bénéfice, seulement un épuisement qui m'enfonce encore un peu plus dans ma souffrance.

Jusqu'à quand ?

Aucun espoir, aucun signe, rien... le temps passe, les amis nous entourent, essayent de nous aider, nous rencontrons des psy, des avocats, des médecins, des associations antisectes, j'ai même rencontré une personnes des R.G.. La réponse est toujours la même : vos fils sont manipulés, c'est signé, ils ont un langage programmé, c'est clair et net. Ils vous répondent par des phrases qui n'ont aucun sens, ils ont appris des phrases toutes faites prêtes à servir selon le type de vos questions, ce sont des automates. Mais QUI vont ils voir ?

C'est la question qui tue. On piétine.

Les jours passent, je me demande pourquoi je vis. Nos amis sont au courant de la situation, mais il y a toutes ces connaissances, ces personnes avec qui on passe une soirée chez des amis, ou qu'on rencontre par hasard, qui gentiment, nous posent «la question» : vous avez des enfants ? Combien de petits-enfants? A partir de là, souvent, d'autres demandes suivent et c'est horrible, car nous n'avons pas envie de dire :

« Vous savez, nos enfants ont été manipulés par une thérapie, une sale thérapie. Nous sommes dans un brouillard complet, ils ne veulent plus nous voir, nous n'y comprenons rien. »

Ce drame nous concerne, les personnes qui nous sont proches sont au courant, mais ce n'est pas la peine d'en parler avec tout le monde, expliquer, donner des détails, subir des regards de circonstance:

« Ah, je comprends, mes pauvres, mais comment cela se fait il ? »

Et lire dans leur regard :

« Mais quels couillons vos fils ! Ils ne sont vraiment pas malins, ce sont des naïfs pour se laisser manipuler ainsi etc. »

Autrefois, mes enfants étaient des fils intelligents et drôles, pleins d'humour, des garçons sensibles et attentionnés. Nous étions heureux. Je n'ai pas envie qu'on les salisse avec des remarques idiotes de personnes qui ne les ont pas connus avant, j'ai déjà assez de peine ainsi. Donc, il nous arrive de jouer le jeu et de répondre qu'ils habitent tel endroit, qu'ils font ceci ou cela, nous parlons aussi des petits-enfants quand il le faut et c'est encore plus horrible, car là, nous sommes obligés d'inventer, puisque nous ne nous voyons plus depuis deux ans et demi.

Après de telles rencontres nous sommes épuisés, malheureux, désespérés et la souffrance, notre compagne depuis si longtemps, nous enveloppe et nous fait pleurer.

Tous les matins j'espère en un miracle. Tous les matins, lorsque le facteur passe, pendant une minute (le temps de contrôler les lettres qui arrivent) je rêve de recevoir un petit mot de vous, petits ou grands. Évidemment, tous les jours mon attente est déçue ! Cela ne me fait plus tellement mal, j'ai l'habitude et je dois me rendre à l'évidence : mes fils et mes belles filles sont désormais hors piste, hors jeu, hors sentiments, hors cerveau, hors tout et les petits-enfants ... cela dépend ! Ils sont certainement complètement manipulés aussi, donc «hors service» et s'il en reste, parmi ceux qui savent écrire ou téléphoner ... mais non, ne rêvons pas, les trois familles sont hors course. Et Cécile ?

Mon Dieu, quel calvaire !

Nous avançons dans un désert : c'est plat, c'est aride, c'est moche, c'est mortel. Par moment un mirage nous fait voir un bateau, une grande voiture pleine de gosses qui chantent, et qui vient vers nous, ou encore des enfants qui sortent d'une ferme... Notre cœur alors bondit de joie, l'espoir, qui nous abandonne souvent, est là. Nous sourions, comme des enfants heureux, devant un cadeau qu'ils n'attendaient plus. Est-ce qu'ils

reviennent ? Pour de bon ? Hélas cela ne dure pas, nous savons bien qu'un mirage c'est du vent. La tristesse revient au galop et nous enveloppe en ricanant : «la belle farce»...

Nous essayons de reprendre notre marche, doucement. Avancer ? Nous sommes si fatigués ! Pour aller où ? Dans quelle direction ? Pour quoi faire ?

Je me demande souvent, lorsque l'envie d'avoir un signe de vie de votre part est trop forte, de qui je préférerais avoir un contact en premier.

Enfants, je vous ai désiré et je vous ai aimé. Je vous aime tous les trois, pour moi il n'y a jamais eu de préférence. L'intensité de mon sentiment n'a jamais changé, ce qui changeait parfois c'était l'entente qui me rendait plus proche, par moments, de l'un ou l'autre d'entre vous, mais cela n'avait rien à voir avec l'amour que je vous portais.

Mais il y a eu ce que j'appelle «un beau déraillement». Notre train avait pris depuis des années une bonne vitesse de croisière confortable, lorsque, imprévisible pour nous, il y a eu une violente secousse, Le train s'est couché sur la voie ferrée et a glissé dans le ravin en contrebas. Pétrifiés papa, Manon et moi nous n'avons rien pu faire pour vous aider.

Nous vous avons entendus parler de souffrance, de votre souffrance, douleur que je comprends parfaitement. Vous avez oublié d'abord la nôtre et celle des autres qui vous entourent et vous aiment : vos enfants d'abord et vos amis que vous avez abandonnés en route !

Depuis trois ans et demi nous ne nous voyons plus, nous n'avons plus aucune nouvelle, depuis trois ans j'essaie de « soulever des montagnes » pour arriver à comprendre. J'ai beaucoup d'indices mais pas de véritable piste et le manque de communication entre vous et nous ne facilite pas les choses.

Le premier « signe » de ce déraillement, je ne l'ai même pas remarqué. Il y a longtemps, lorsqu'on partageait encore beaucoup de choses, Jean nous avait dit qu'il allait commencer un stage de PNL parce qu'il ne se sentait pas sûr de lui devant les clients et il voulait travailler ce point. Effectivement, quelques mois plus tard nous avons revu un fils beaucoup mieux dans sa peau et plus décidé et nous l'avons félicité pour ce changement. (Jean t'en souviens-tu ?)

Six mois plus tard, lors d'une de nos fréquentes rencontres, revoilà Jean qui nous dit : « À propos, j'ai changé de thérapeute, j'en ai trouvé un bien meilleur. »

Pourquoi, juste à ce moment là, ai-je été prise de panique ? Je n'ai fait aucun commentaire mais j'ai eu du mal à me débarrasser de cette peur soudaine.

Le temps a passé. Pour moi la vie continuait normalement et c'est seulement bien longtemps après votre grande scène que de petits détails me sont revenus en mémoire. Ils étaient tellement minimes que j'ai eu de la peine à les reconnaître ! Par exemple : pendant l'hiver 2000, plusieurs fois, Paul m'a demandé de repousser notre rencontre du dimanche, prétextant une journée de ski avec les enfants, des amis de passage etc. Je le regrettais dans mon cœur, mais je comprenais parfaitement ce contretemps.

Le comportement de Manon était parfois aussi étrange. Elle venait régulièrement dormir chez nous tous les mois, lorsqu'elle descendait à Aix pour son école d'ostéopathe. Parfois elle boudait, parlait à peine et nous n'en comprenions pas la raison, d'autres fois elle était en pleine forme : bizarre !

Jean nous a étonnés lorsqu'il nous a annoncé qu'il passerait Noël (1999) en famille mais avec sa belle mère. C'était la première fois qu'il ne venait pas à la maison pour les Fêtes. Nous n'avons fait aucun commentaire, mais en connaissant les relations familiales tendues, de ce côté là, nous nous sommes dit qu'il y avait sûrement autre chose. Comment savoir ?

J'ai eu de nouveau très peur lorsque vu Sylvain, en raccompagnant Cécile et Mélanie, venues passer un week-end prolongé à la maison : j'ai été surprise par ses cheveux longs, sa barbe mal taillée, et surtout son regard, indéfinissable. Un petit clignotant rouge s'est allumé dans mon cerveau. Prise par un début de panique j'essayais de me raisonner. Certes, l'habit ne fait pas le moine, mais j'étais persuadée que quelque chose de malsain m'échappait. Et pourtant, tout semblait calme et tranquille à la ferme, les filles riaient en embrassant leurs parents et en essayant de raconter en même temps leur séjour chez nous.

Nous ne les avons plus revues.

Après il y a eu le clash.

Enfants, vous avez accusé papa de pédophilie. Vous savez sans doute, que lorsqu'une personne a des tendances pédophiles, elles les garde toute sa vie. Si papa était dans ce cas, il aurait continué à vous embêter pendant toute votre jeunesse et il aurait continué avec vos enfants sans aucun scrupule. Jusqu'ici, vous avez été incapables de donner un témoignage précis, sur cette prétendue pédophilie. Vous avez toujours eu des réponses très vagues. Vous l'avez aussi accusé d'attirer dans son lit tout jeune, garçon ou fille qui venaient à la maison ! Et vous m'avez donné le rôle de maquerelle puisque c'était moi, paraît-il, qui gérais les rendez-vous !!! Vous vous rendez compte de ce que vous avez raconté? Quel délire sexuel vous aviez dans votre tête ! J'oubliais les maltraitances que soi disant je vous ai fait subir ! Si vos accusations n'étaient pas aussi odieuses et perverses j'en aurais ri, mais c'était bien vous, mes enfants, qui racontiez cela ! Qu'est-ce qu'on vous avait fait pour vous retourner ainsi le cerveau ? Il est criminel de jouer avec de telles accusations!

Jean et Sylvain m'ont dit avoir tout oublié de leur jeunesse parce qu'ils avaient trop souffert ! J'étais sidérée. On n'oublie pas facilement tout un pan de vie, ou alors il vous est arrivé quelque chose de gravissime et vous êtes devenus amnésiques. J'aimerais, ô combien, que vous réfléchissiez à tout cela, c'est important et très grave.

Je vous en prie, essayez de vous souvenir ! Non, vous en êtes incapables ! Mais alors, comment pourrions-nous nous expliquer, nous parler, nous comprendre ?

L'année dernière, Paul nous a proposé une rencontre avec un médiateur. Nous avons accepté. Hélas, le psy qu'il nous a proposé n'était pas un spécialiste des manipulations mentales et cela s'est terminé par une colère de Paul. Maintenant tout contact est de nouveau coupé. Pourtant nous sommes prêts à vous rencontrer, mais si vous restez sur vos positions, persuadés d'avoir raison, ce sera la même chose de notre côté. Partez à la pêche d'informations, faites une étude, demandez des témoignages aux personnes qui nous connaissent et qui vous ont côtoyés tout au long de votre jeunesse. Je crois que c'est seulement comme cela qu'on pourra s'en sortir un jour.

Je n'arriverai jamais à décrire tout ce qui se passe dans ma tête, toute la détresse que je ressens, l'angoisse, l'horreur que je vis jour après jour depuis si longtemps maintenant, et toute ma peine.

Je ne vis plus, je vis ma mort, si j'ose m'exprimer ainsi, avec des larmes, des sanglots, des cris de désespoir. Rien n'a plus de sens : mes fils ont détruit ma vie et celle de leur père. Leurs femmes les ont certainement aidés, ils se sont tous perdus dans un labyrinthe démoniaque. Le temps passe. Avec toutes ces journées qui s'en vont, je perds aussi l'espoir de les retrouver un jour.

En attendant, je pourrais vous écrire, vous téléphoner. J'y pense parfois, mais comment entrer en communication avec votre esprit complètement tordu ? La rage et la haine que vous avez eues envers nous le jour du drame nous ont fait peur. Nous avons vraiment cru que vous vouliez nous battre à mort. Pendant les jours qui ont suivi, chaque coup de sonnette nous mettait en alerte. Pour nous donner du courage, en allant ouvrir la porte, nous disions « ce n'est rien » mais le cœur battait la chamade et nous étions horriblement tendus devant la personne qui venait nous voir.

Apparemment, vous vous êtes un peu calmé, c'est ce que nous avons constaté lors de nos rarissimes rencontres ( dix minutes avec Sylvain, dix minutes avec Paul et trois fois, un peu plus longtemps avec Jean, c'est peu, en presque trois ans !), mais rien ne nous démontre que vos sentiments ont changé. Nous avons seulement pu constater que vous êtes devenus maîtres dans les réponses qui ne signifient rien, dans les phrases creuses, incompréhensibles pour nous. Ce n'est pas ainsi que nous pourrions essayer de nous retrouver vraiment et ce silence de votre part, ne nous apporte aucun message d'espoir. Alors, que faire ?

Il suffit parfois d'un détail, d'un simple mot ou d'une petite phrase, pour que tout le passé heureux me retombe dessus et c'est comme si un poids énorme venait m'écraser brusquement.

Cet après midi, nous étions à la mairie pour le mariage de Sandrine. Le cadre était somptueux, il s'agit d'une bastide marseillaise de belles proportions, entourée d'un joli



parc. Le soleil était aussi de la fête et toute la noce en a profité pour faire un tour dans les jardins et prendre des photos. La grand-mère du marié était là aussi et à un certain moment Pierre m'a dit :

« Regarde la mamie, tu sais quel âge elle a ? Quatre vingt cinq ans, tu te rends compte ? On ne le dirait pas ! »

Brusquement à la place de la vieille dame, j'ai vu Nonna. Le même âge, la même silhouette menue, le même sourire heureux, la même fierté de pouvoir être présente au mariage d'un de ses petits fils. Mes souvenirs m'ont transportée dans un petit village des Alpes. Sylvain et Annie sortaient de la mairie, le bonheur se lisait sur leurs visages. Sylvain tenait Annie par la taille et avec l'autre bras levé, il montrait triomphalement le livret de famille : ce n'était pas un rêve, la jeune femme à côté de lui était devenue sa femme ! A la gauche de Sylvain, il y avait Nonna. Toute petite, elle disparaissait presque à côté de son géant de petit-fils. Tous les trois avaient le même sourire heureux ! En rentrant à la maison j'ai retrouvé les photos : mon souvenir est exact.

Aujourd'hui, j'ai très mal vécu ce mariage. Ma tristesse m'a serré encore plus fort que d'habitude et j'ai eu du mal à retenir mon chagrin. Sylvain et Annie, votre bonheur a continué à éclater dans la vie de tous les jours pendant longtemps : il était là, devant nous, à chacune de nos rencontres, dans votre voix au téléphone, dans vos récits. Votre quotidien n'était pas facile, mais vous étiez ensemble et c'était le principal. Nous aimions beaucoup venir vous rendre visite. Nous nous retrouvions dans votre jeunesse. Nos débuts non plus n'ont pas été faciles : le service militaire de Pierre, la guerre en Algérie, nos longues séparations, nos logements plus que simples et sans confort, mais peu nous importait à partir du moment où nous étions ensemble.

Votre amour aussi nous semblait solide et profond. Quel gâchis vous en avez fait ! Je suis heureuse que Nonna ne soit plus là pour assister à votre déchéance. En la connaissant, je sais qu'elle aurait tout fait pour essayer de vous faire revenir à la raison, elle vous adorait, mais je sais que cela n'aurait servi à rien : d'autres personnes de la famille qui vous aiment se sont cognées contre la barrière des histoires horribles que vous avez débité sur nous et personne, vraiment personne, n'a réussi à vous faire prendre conscience de la monstruosité de vos accusations.

Nonna en serait morte de chagrin. Heureusement elle a pu vous apprécier encore quelques années avant de nous quitter et se réjouir de connaître deux de vos enfants.

Dans trois jours ce sera Noël : notre troisième Noël sans vous. Nous allons fuir Marseille. Notre maison contient trop de beaux souvenirs qui nous chassent loin de chez nous. Depuis que vous avez perdu la tête, il nous est impossible de rester dans cette maison les jours de fête, où le moindre recoin me parle de vous, où les traces de notre bonheur sont indélébiles et réveillent notre souffrance.

Jean, tu nous as téléphoné le soir précédant notre départ. Tu m'as dit combien Guillaume avait envie de nous revoir et tu m'as demandé de nous rencontrer.

Jean, tu n'es pas cohérent : après avoir bien expliqué à tes enfants à quel point nous étions d'affreux grands parents, un papy pédophile et une mamie-bourreau, tu nous proposes une rencontre avec Guillaume ! Et pourquoi seulement avec lui ? En avez vous discuté ensemble ou bien est-ce une idée à toi ? Dans quel but ? Faut il te croire ? Que disent ses grands frères ? Sont ils au moins au courant de ta démarche ?

Nous devions rentrer de nos vacances seulement vers le 10 janvier, mais la grippe nous a rattrapés en route et nous avons préféré rentrer vite.

Je sais que tu passes souvent tes vacances avec tes frères, j'ai donc appelé chez Paul. Je voulais te prévenir de notre retour. Le téléphone sonnait et j'étais très mal à l'aise : comment allais-je être accueillie ? C'était bien la première fois depuis trois ans que j'appelais un de vous trois. J'avais envie de vous dire quelque chose de gentil et en même temps j'étais prête à me défendre méchamment si on m'accueillait avec des insultes. C'est Manon qui a pris le téléphone, mais elle n'a pas reconnu ma voix :

« Attendez, madame, je l'appelle. »

C'était drôle !

Nous n'avons pas pu nous rencontrer puisque tu rentrais chez toi ce jour là, m'as tu dit. Peut-être n'avais tu plus aucune envie de nous revoir. Il paraît que vous devriez revenir dans le sud pour les vacances de Pâques.

Je suis curieuse de savoir si je reverrai vraiment Guillaume vers Pâques, mais vu la clarté de vos dires, et votre mauvaise foi envers nous, j'attends encore un peu avant de me réjouir. Il faut que je me protège, tu comprends ? Vous m'avez suffisamment malmenée et je ne suis pas masochiste ! Après tout, est ce que Guillaume a vraiment exprimé le désir de nous revoir ? Il avait cinq ans lors de notre dernière rencontre : quels souvenirs a-t il de nous ? Ajoutez à cela tout ce que vous avez inventé et dit sur notre compte ... Bizarre ! Bizarre !

Bof ! Le principal est que Noël soit derrière nous une fois de plus et qu'au fond, malgré notre courte escapade, nous n'ayons pas senti passer les Fêtes. En ce qui concerne notre éventuelle prochaine rencontre on verra bien. Nous vous attendons depuis si longtemps !

Et voilà 2003 qui pointe son nez. Tout de suite après le premier janvier il y a l'anniversaire de papa, puis l'anniversaire de notre mariage. Lorsque vous étiez petits, décembre était un mois de fête pour vous, en attendant les vacances. Il y avait d'abord, vos réunions secrètes, avec des chuchotements et des rires qui avaient une odeur de cadeaux. Venaient ensuite des invitations chez vos petits amis, en attendant Noël.

Le 24 décembre l'arbre était décoré par tout le monde. Dans la nuit, mystérieusement les cadeaux étaient déposés autour de l'arbre. Le lendemain matin on se régala de la joie des grands et des petits.

Ensuite il y avait encore la St-Jean, puis le Nouvel An, et nous arrivions au 5 janvier qui nous réunissait tous au restaurant, pour l'anniversaire de notre mariage : c'était notre fête, car si au départ nous n'étions que deux, la famille s'est agrandie petit à petit et nous étions heureux de fêter cela ensemble au milieu des rires, des boutades et des histoires drôles.

Vous avez grandi, vous n'habitez plus la région et avec les occupations des uns et des autres, il n'y a que Noël qui a tenu bon pendant longtemps. Pas question pour vous de ne pas partager surtout le petit déjeuner du 25 à la maison ! La joyeuse pagaille de ce matin particulier, avec croissants et brioches de toutes sortes de fabrication maison puisque tout le monde y mettait la main, les cris d'allégresse ensuite, en ouvrant les cadeaux, a duré pendant plusieurs années. Après, si vous n'étiez plus toujours là pour les Fêtes, on se rattrapait avec le téléphone : vous étiez loin parfois, mais nous étions proches. Et c'était bien ça le principal.

Depuis trois ans la maison s'est endormie. Pas la moindre trace de sapin de Noël, de crèche, de rires ou de musiques. Tout est silencieux, tranquille, apparemment calme, mêmes les cadeaux ont disparu ! Nous n'avons plus envie de fêter quoique ce soit. Quel chaos dans nos têtes, dans nos cœurs !

Tout cela est horriblement triste à vivre.

Jean, Paul, Sylvain, cela fait presque trois ans que nous ne nous sommes plus vus, trois années cauchemardesques, épouvantables à vivre. Il nous reste le souvenir de vos hurlements :

« Vous devez payer, payer... »

Payer QUOI, mes enfants ? Tout l'amour dont nous vous avons entourés ? La tendresse ? Notre disponibilité ? Notre entente ? Notre complicité ?

Je marchais dans un chemin ensoleillé, dans une nature éclatante et brusquement un gouffre s'est ouvert, là, sous mes pieds. La terre a tremblé, j'ai cru faire un mauvais rêve. Mon sentier est devenu brusquement instable, mes pieds glissaient et une force incontrôlable essayait de m'entraîner vers le fond. La peur me paralysait, je voulais hurler mais aucun son ne sortait de ma bouche. Le ciel s'est obscurci, je n'entendais plus que ces cris :

« Payer ! Payer ! On le dira autour de nous ! »

J'ai senti ma raison basculer, mon cerveau me quitter, je ne comprenais plus rien, j'allais perdre connaissance, tomber dans le néant.

Finalement cela aurait été la meilleure solution pour moi : m'en aller, ne plus me poser de questions, ne plus penser, ne plus souffrir, mourir enfin !

« Avec le temps, ils vont se réveiller, » disaient nos amis.

« Patience, il s'agit d'une grosse crise. »

Crise ou démence profonde, vous avez tué tant de belles choses qui étaient dans mon cœur pour laisser la place à l'incrédulité, à la douleur, à l'angoisse, aux larmes.

Vous avez tout cassé, tout démoli et maintenant ? Comment faire ? Nous mettons beaucoup d'espoir dans vos enfants. Auront ils un jour envie de nous revoir, ne fut-ce que pour avoir notre version des faits ? On dirait qu'ils n'ont, eux non plus, aucun souvenir !

Vous nous avez méchamment interdit de leur écrire, de leur téléphoner ...

Et vos femmes ? Je ne souhaite vraiment plus les revoir ! Elles ont partagé notre vie pendant des années, je pensais qu'entre nous tout était clair et limpide : avec ou sans vous, elles étaient souvent chez nous et c'était un bonheur de les voir. Il paraît qu'elles sont déchaînées contre nous. Comment ont elles pu nous salir autant ?

Vous vous êtes tous laissé embobiner comme des automates par qui ? Par quel moyen ? Quelle thérapie ? Comment cela a-t il pu se faire ?

Allez tous au diable !

Ce soir, je ne sais plus. Mes fils ? Aucune envie de les revoir. Autrefois nos retrouvailles étaient un bonheur et elles venaient en priorité devant tout, en peu de mots, j'aimais mes enfants, tout simplement.

Maintenant ? J'ai une grande blessure à la place du cœur et elle saigne abondamment. J'essaie d'arrêter ce flot de sang mais rien n'y fait. Je souffre, mettez vous à ma place !

Les revoir ? Pour qu'ils puissent continuer à nous accuser de choses immondes ? Je voudrais du soleil autour de moi, des sourires, du bonheur de nouveau enfin. Si mes fils et leurs femmes ont saboté leur vie, c'est leur problème et malheureusement je ne peux rien pour eux, mais les petits-enfants ! Ils doivent porter un poids immense sur leurs épaules car il est impossible qu'ils soient heureux avec de tels parents. Hélas, je ne peux pas leur venir en aide !

Qu'est ce que je pourrais faire ? Quelle est la route à suivre ? Où retrouver un peu de joie pour survivre ?

Au fur et à mesure que le temps passe, je découvre le malheur des autres et je suis affolée par l'ampleur du mal. Nous avons une adresse internet et nous recevons des témoignages qui ressemblent étrangement au nôtre. Familles heureuses, enfants sans problèmes particuliers jusqu'au jour où tout bascule et brusquement c'est la coupure : injures, cris, accusations où pédophilie et maltraitance vont de pair : la porte claque et les enfants disparaissent. Tout essai pour rétablir le moindre rapport est voué à l'échec, toute discussion inutile : on se retrouve devant des individus qui ne parlent plus notre langue;

chaque mot pour eux, a une signification différente, plus aucun contact n'est donc possible. Tous ont coupé les fils, le courant ne passe plus, on reste dans le noir, abasourdis par les ténèbres qui nous entourent, étouffés par toutes les questions qu'on voudrait poser et qui restent sans réponse. Les familles sont sans ressources, atterrées par les accusations monstrueuses dont elles sont l'objet.

Nous ne pouvons que dire à ces familles combien nous comprenons et partageons leur peine. Si cela est possible, il faudrait essayer de faire passer un message d'amour à ces enfants perdus, pour qu'ils sachent que nous, parents, sommes restés les mêmes : nous les aimons et voudrions les aider à sortir de cette mauvaise passe. Mais comment faire pour que nos mots atteignent leurs cerveaux et retrouvent leur vrai sens ? Comment les réveiller en douceur et avec amour en faisant taire notre rancune ?

Nous avons tenté plusieurs fois depuis trois ans de nous manifester auprès de nos petits-enfants, en envoyant des cartes (pathétiques et inutiles, nous ont méchamment répondu les parents), des cadeaux aussi, pour leurs anniversaires (qui nous ont été renvoyés ou jetés à la poubelle, nous a-t-on fait savoir) et notre petite lueur d'espoir s'est vite éteinte devant ces comportements stupides et méchants.

Aujourd'hui, je crie « pouce » ! C'était un mot de passe très efficace, lorsque j'étais enfant. Petite, je me retrouvais souvent avec mes nombreux cousins et cousines lors des vacances. Une de mes tantes avait une grande propriété. Nous nous amusions à faire des concours de course à pied, de saut, de parties de cache-cache, à nous faire peur dans le bois derrière la maison. Lorsqu'on en pouvait plus (de fatigue, de peur ou de rire) on criait « pouce » ! Et le jeu s'arrêtait.

Qui va m'entendre ou me comprendre actuellement si je hurle « pouce ! » Les cerveaux sont bien barricadés et au delà de quelques mots anodins, rien ne réussit à arriver jusqu'à leur conscience.

Depuis trop longtemps je suis à la recherche du mot de passe et je suis de plus en plus désespérée.

Anne mon amie, tu es venue me voir aujourd'hui pour me parler de ton fils aîné. Notre amitié est toute neuve et tu avais envie de me parler d'Henri que tu as perdu il y a huit ans. Après toutes ces années, tu parles de lui avec des larmes dans les yeux : Henri a été tué par un motard qui n'a pas respecté un feu rouge : c'était ton fils aîné, il avait une jeune femme et un enfant d'un an. Je peux aisément imaginer la douleur de toute la famille. Le bébé aussi a dû sentir ce drame.

Tu m'as dit que ton petit fils vient souvent te voir. Le petit a neuf ans maintenant et sa maman, bien que remariée, lui parle de son papa.

« Il était très gentil », lui a-elle dit.

Tu lui as répété la même chose lorsqu'il t'a posé cette même question. L'enfant est parti jouer, heureux.

Anne, je n'ai pas osé te dire que je t'envie. Notre amitié est trop neuve et tu n'es pas au courant de ce qui nous arrive : tu aurais eu peut-être de la peine à comprendre.

Henri est mort. Malgré la douleur, malgré le désastre, malgré le vide qu'il laisse, tu as retrouvé une certaine sérénité. Tu penses à lui et tes souvenirs restent des moments heureux.

C'est pour tout cela que je t'envie : tu as pu retrouver le calme, la paix dans ton cœur. Je l'ai senti à la manière dont tu me parlais de lui, malgré tes yeux embués.

Un jour, je te raconterai ma tragédie : chez nous, il y a beaucoup de «morts» qui ont tué tous nos souvenirs heureux et j'ai perdu aussi mes petits enfants auxquels je ne peux pas dire :

« Papa était gentil ».

Un jour, Anne je t'expliquerai tout cela. Mais maintenant il faut que je m'arrête : mes yeux sont pleins de larmes amères.

J'ai l'impression de marcher dans un pré. Je suis au milieu de la pelouse, j'essaie d'avancer mais en fait je fais du surplace. Enfants, vous souvenez vous du hamster de Sylvain ? Il avait une bien jolie cage avec une espèce de bulle dans laquelle il grimpeait souvent. La pauvre bête se hissait dans ce cocon, qui se mettait à tourner, si bien que le hamster, malgré ses efforts restait sur place : on aurait dit qu'il courait le plus vite possible ... pour rien.

Je suis dans un pré et je marche, je me sens hamster, mes jambes, mes pieds bougent mais je n'avance pas. Par moment, je vois une petite fleur que je cueille avec joie, c'est un petit signe qui m'indique que malgré tout j'arrive à faire un tout petit bout de chemin, mais la fleur se fane très vite, avant même que j'aie eu le temps de lui donner à boire, et je me retrouve au point de départ. Je fais ainsi du surplace depuis tellement de mois ! Je me demande pourquoi je m'acharne ainsi.

Vous êtes tout le temps dans mes pensées, mes grands et petits enfants. Vous êtes là dès mon réveil, vous m'accompagnez pendant la journée et je m'endors avec vous : c'est simple, je vous aime et je voudrais tellement vous aider ! Dans ma tête des milliers d'idées se bousculent, je les étudie longuement une par une, mais très souvent je les jette, car elles ne valent rien.

Depuis plusieurs jours je pense à un ami qui m'a parlé de l'hypnose ericksonienne. Jean en aurait fait. Voilà donc une nouvelle petite fleur, mon cerveau est en ébullition : je dois essayer de joindre Jean, mais comment entrer en contact avec une personne sous hypnose ? Je cherche : quid de cette hypnose ? Ses effets ? Comment la combattre ? Comment s'en sortir lorsqu'on l'a subie ? Peut-on se réveiller tout seul ? Peut-on ne jamais se réveiller ? Que faire ?

Je cherche, je lis, je discute, je téléphone. C'est internet qui me donne les meilleurs renseignements dont je transcris ici quelques lignes:

« Mal utilisée ou utilisée par une personne dont les objectifs ne sont pas sains, l'hypnose reste une méthode qui renforce la sensibilité à la suggestion, donc à l'influence. La suggestion est une des multiples facettes de la manipulation mentale.»

Selon Jean-Marie Abgrall, l'hypnose peut être nocive « entre les mains de manipulateurs sectaires ». Ces derniers « peuvent suggérer » au sujet soumis à la suggestion hypnotique « une histoire qui s'imposera à lui avec un air criant de vérité aux dépens de la réalité ».

Martin Orne, cité par Jean-Marie Abgrall également, dans son livre « La mécanique des sectes » (Ed. Payot 1996), parle d'une vérité qui serait construite, fruit des désirs du thérapeute et de son patient.

Dans le cas de Jean ? Quel genre d'hypnose a-t-il fait ? Et s'il l'a subie, ses autres frères ont eu droit certainement aussi à cela !

Ma fleur s'est fanée bien vite : je la piétine ...

Je suis sur une petite route de montagne, je conduis vite, je suis en retard, je rentre à la maison, ce petit chalet que nous avons loué pour les vacances. Les hauts sommets, dont certaines cimes gardent le souvenir blanc de l'hiver désormais lointain m'entourent et je me sens riche du spectacle qu'ils m'offrent. Il fait beau, j'ai acheté tout ce qu'il faut pour notre randonnée de demain. Nous allons passer la nuit dans un refuge et toute la famille se réjouit de cette course en haute montagne. Nous sommes tous très excités, nous espérons apercevoir des marmottes, des chamois, des aigles. Je chante, je suis bien. Là bas sur ma droite j'aperçois le clocher. Il paraît solitaire, perdu dans la nature mais je sais qu'après le tournant le village avec ses vieilles maisons aux toits pointus se dévoilera brusquement. Tout est silencieux et la cloche est muette, pourtant il est midi ! Que se passe-t il ?

J'arrive ! Il n'y a plus que le grand virage qui m'offre la vue sur le lac en contrebas, où nous allons nous baigner lorsqu'il fait très chaud et ... je me retrouve dans un tunnel ! Où suis-je ? Que fait ce tunnel que je ne connais pas et où me conduit-il ? Mon Dieu, mais je perds la raison, ce n'est pas mon trajet habituel, il y a quelque chose d'horrible et de maléfique qui m'arrive, je ne connais pas ce chemin, je suis dans le noir le plus complet, les phares de ma voiture éclairent péniblement ma route. Je voudrais m'arrêter mais j'ai trop peur, il me faut sortir de ce boyau qui m'a engloutie, je veux rentrer à la maison, ils doivent m'attendre, s'inquiéter : comment faire ? Je ralentis, la fenêtre de la voiture est ouverte, j'aimerais bien entendre un bruit, n'importe quel bruit, pour me rassurer, pour me dire qu'il y a un signe de vie dans ce silence, dans ce noir si dense. Rien. Je cherche désespérément un tout petit rayon de lumière qui m'indiquerait que loin, très loin, tout là bas, le tunnel se termine, je retrouverai la route ensoleillée que je viens de quitter, mon cauchemar prendra fin. Une fois encore : rien. Je crie, je hurle, j'appelle au secours, mon cœur va éclater d'angoisse, je voudrais mourir, oui, je n'en peux plus, j'étouffe ...

Quelqu'un m'appelle, me secoue gentiment, j'ouvre les yeux :

« Réveille-toi, ma chérie, pourquoi as tu crié si fort ? Cela n'est pas dans tes habitudes, tu m'as fait si peur ! »

Cela fait presque trois ans que nous cherchons la fin du tunnel ! Est-ce qu'une sortie existe vraiment ?

Depuis des heures, je suis assise devant cet amas de cailloux qui était autrefois notre maison, notre centre de vie, notre tanière, là où il faisait bon se retrouver, où on se sentait à l'abri de tout, où nos amis et les amis de nos enfants venaient volontiers nous retrouver. Maintenant tout est détruit !

Je regarde ce champ morne et sans couleur en me demandant ce qu'on pourrait prendre parmi tous ces débris pour essayer de refaire au moins une cabane, un abri, un toit prêt à nous accueillir tous, si par hasard nous allions nous retrouver un jour ... tout a été si soigneusement broyé ! Comment espérer ? Comment rebâtir ?

Parmi ces tas de pierres devant moi, il reste un semblant de barrière, un morceau de bois qui, autrefois était la porte de notre maison. Tordue et de travers, la plaque d'entrée est restée, on y lit encore notre nom. Juste à côté, quelques feuilles de lierre ont poussé. Elles montent doucement. Dans quelque temps elles atteindront la plaque : le dernier signe de notre présence ici disparaîtra et ce sera bon ainsi : notre famille n'existe déjà plus !

Toujours et toujours nous revient cette question :

Pour quelle raison peut-on transformer des personnes qui s'aimaient en automates pleins de rancœur et de haine envers leurs parents ? A mon avis, seule une manipulation de cerveau peut réussir un exploit pareil !

Comment et par quels moyens peut-on se faire manipuler ainsi et croire aveuglement dans la bêtise et les croyances diaboliques de ce(s) lamentable(s) individu(s) ? Combien de familles sont actuellement démolies, combien de drames, de larmes, d'incompréhension ? Pourquoi ?

Vous êtes trois clones, mes enfants, trois automates qui disent les mêmes mots, les mêmes phrases, qui ont les mêmes réactions. Vous nous accusez de la même façon, figés dans un moule terrifiant. C'est vous qui décidez ce que nous pensons, vous n'arrivez plus à imaginer que nous avons aussi notre mot à dire et que nous pouvons avoir un autre regard sur le drame que vous avez déclenché ! Où est votre personnalité ? Votre ego est devenu immense, il vous étouffe. Dans les rarissimes contacts vous ne parlez que de vous, de vous et encore de vous. Que sont devenues vos femmes ? Vos enfants ?

Comment vous aider ?

Enfants, je n'ai plus rien à vous dire, si je continue à vous écrire je vais me répéter et cela va devenir lassant. A quoi bon vous raconter une énième fois ma douleur, celle de votre père et de votre sœur : votre cerveau est trop endormi pour comprendre quoique ce



soit et tant que cette manipulation que vous subissez continuera, cela ne sert strictement à rien d'essayer d'avoir un contact même minime, avec vous.

Nous avons attendu en vain le coup de fil promis par Jean pendant la semaine avant Pâques et c'est mieux ainsi, car si, lors de nos rares rencontres nous ne sommes pas capables de discuter de bonne foi, cela ne vaut pas la peine de se revoir, cela fait trop mal. Avec papa, j'avais pourtant essayé de préparer notre éventuelle entrevue, en discutant de la façon de te parler Jean, pour qu'on puisse se comprendre enfin ! Tu as manifestement changé d'idée, tu n'es pas venu en Provence pendant ces vacances, peut être étais-tu malade, ou quelqu'un de ta famille n'était pas bien, ou alors il y a eu une dispute avec tes frères, tu as préféré aller ailleurs, qui sait ? Cela ne me regarde pas et ces détails ne m'angoissent plus depuis longtemps. Quoiqu'il vous arrive, je ne peux rien pour vous, et si un de vous devait disparaître un jour, je me demande si je le saurais. A quoi bon ? Vous êtes déjà morts, non ?

Nous sommes donc dans l'attente, insupportable par moments, longue, pleine de points d'interrogation. Nous cherchons désespérément des réponses à toutes nos questions et notre déprime est grande. Pourtant nous continuons à nous informer, à chercher une solution pour essayer de vous aider à retrouver un cerveau libre de toute contrainte, avec une mémoire débordante de tous les souvenirs vrais de votre enfance et de votre adolescence, avec toutes ces belles choses que nous avons vécu pendant si longtemps.

Nous rencontrons beaucoup de monde, nous partageons notre angoisse avec d'autres parents qui se battent et sont en recherche parce qu'ils vivent le même drame que nous. Cela nous donne du courage pour avancer, mais la route est tellement difficile ! Oui, nous savons, vous êtes de bonne foi, sûrs de détenir la vérité puisqu'on vous l'a imprimée dans vos têtes. C'est comme si on vous avait passé une couche de peinture bien noire sur votre cerveau, ensuite on a imprimé des messages hideux et dégoûtants et vous ne voyez plus que cela. Vous voilà coupables et pas tout à fait coupables ! Vous vous êtes laissés bernier par de belles paroles, vous n'avez pas su vous défendre, vous avez perdu tout esprit critique et vous êtes certains d'avoir raison. A qui la faute ?

Je n'arrive pas à admettre et à comprendre votre naïveté. Lorsqu'on s'aimait encore, j'admiraais votre bon sens, vos prises de positions fermes et justes.

Maintenant, nous essayons de ne pas perdre espoir, ce qui n'est pas toujours évident. Vous êtes tous dans notre cœur et nous vous aimons, c'est cela qui nous aide à vivre, mais le temps passe inexorablement, sans ralentir et tous ces jours qui s'en vont se perdent à jamais. Vos enfants grandissent, nous vieillissons, j'ai l'impression d'avoir entamé une course : arriverons nous à prendre encore du bon temps ensemble, avant de disparaître ?

Noël 2003

Je suis sur la terrasse en attendant que le repas de midi soit prêt. Je regarde la mer si bleue aujourd'hui, calme comme un lac, resplendissante sous le ciel net, lisse, sans nuages.

Cela me fait penser à un ciel de sports d'hiver, lorsque le vent a balayé tous les nuages, lorsque le froid est vif et le soleil qui ne réussit pas à chauffer l'atmosphère fait briller le paysage comme s'il voulait se faire pardonner de ne pas pouvoir apporter un peu plus de chaleur.

Hier soir nous avons fêté Noël, juste nous trois, Papa, Manon et moi. Nous avons décidé que cette année vous ne réussiriez pas à nous faire fuir la maison à cette époque. Nous sommes maintenant en mesure d'assumer ce vide immense que vous avez laissé, la maison est belle et agréable (la preuve, cette terrasse depuis laquelle je vous écris) et nous y sommes si bien !

Nous avons dit à nos amis que nous étions invités cette année encore. Nous voulions savourer ces jours de fêtes dans la tranquillité et la sérénité, si possible, et c'est bien ainsi. Hier soir, avec Manon et papa nous avons fait un repas délicieux. Je n'avais aucune envie de décorer la maison, c'est bon de le faire lorsqu'il y a des enfants. Nous avons seulement soigné et orné la table. Un bon repas, un bon vin, des cadeaux, les premiers depuis trois ans ! Cela prouve que notre moral commence à bien réagir !

Manon va partir à Lyon tout à l'heure et nous irons peut-être faire un tour : il fait si beau et la Provence est magnifique !

Joyeux Noël à nous trois !

janvier 2004

Nous avons retrouvé le livre de Fenestrelles où nous avons fêté nos vingt ans de mariage, hier soir, en rangeant des bouquins, avec l'invitation à la fête dessinée par Lionel, le plan « pour aller se perdre à Fenestrelle », le texte élaboré par nous, de la messe. Dans les pages qui suivent il y a beaucoup de signatures, quelques photos... malheureusement nous n'avions pas songé à l'appareil photos et les clichés que nous avons récupéré montrent surtout les méchouis, le mode d'emploi du méchoui, la machine infernale des Chirié, le petit train, les enfants qui font des rondes bruyantes et s'amuse, quelques personnes qui rient, parlent, mangent ... mais nous sommes un peu déçus, car nous voudrions revoir tout le monde. Il y a aussi vos signatures mes enfants, et celles des amis qui sont heureux d'être là et l'écrivent, chacun à sa manière. C'est émouvant. Les dernières phrases sont de Paul :

« Pour passer le Rhône il faut être deux », pour passer le cap des vingt ans il faut être 130, pour passer le cap des 40 ça ne sera plus la peine d'organiser une fête, elle sera dans la rue, dans notre vie de tous les jours, j'en suis sûr ! Signé :

Paul l'optimiste.

Paul, si tu savais combien je t'ai aimé aujourd'hui, en te retrouvant ! Pendant un court instant j'ai tout oublié et tu étais là, avec ta bonne humeur, tes mots drôles, ta guitare et c'était à nouveau la fête ! Tu étais là, entouré de tes frères et sœurs, tu leur expliquais ...

je me demande quoi ? Ou peut-être tu leur disais : « eh ! je me suis trompé, nous nous sommes trompés, il s'est passé quelque chose qui nous a fait perdre la boule, venez, on va organiser une fête de retrouvailles, on va se marrer comme avant, prenez vos flûtes et vos guitares, on va chanter comme autrefois, on rentre à la maison, suivez moi, venez vite, venez tous »!

Me revoilà dans mon désert, il n'y a que de la terre brûlée, tout est sec, noir, vide. Je tourne en rond avec toujours les mêmes questions dans ma tête : mais que s'est-il passé au juste ? Comment avez-vous pu ? Comment avez-vous fait ? Rien, à priori ne nous empêchait de continuer notre vie sereine et heureuse, compliquée, parfois difficile, mais belle et éclatante !

Vous nous avez envoyé une bombe atomique et vos enfants sont très atteints par les radiations. Comme nous, et quoiqu'il arrive ils porteront toujours les traces de ce mal que vous nous avez fait et que, par ricochet, vous leur avez fait. Il y a trois ans et demi, tout a été détruit en une heure : famille, projets, joies. Tout ce que nous avons bâti ensemble pendant des années a été réduit à néant.

Maintenant nous continuons à faire semblant de vivre mais nous ne sommes plus qu'un tas de cendres qui attend le vent pour disparaître définitivement. Comment réagiront vos enfants le jour où ils découvriront la vérité ?

Malheur à vous ! J'espère ne plus être là, ne pas vivre cela. Après tout, ce sera votre histoire, à vous de l'assumer.

Quel malheureux gâchis !

La plus belle aventure de ma vie a été ma rencontre avec votre père.

La pire, l'adoption d'Isabelle qui avec ses mensonges, sa perversité et sa perfidie a participé à votre "retournement" de cerveau, mes enfants, et à la destruction de notre famille.

Cela associé à une thérapie quelconque n'a fait que semer le désespoir, la haine et l'incompréhension entre nous.

Comment vous réveiller ? Comment vous retrouver ? C'est dur de vivre cette tragédie et de ne pas pouvoir vous aider ! Est-ce qu'il y en aura UN parmi les petits enfants qui aura la curiosité d'en savoir plus et de venir nous voir ? Cela reste mon seul espoir mais faites vite mes petits car le temps passe, toutes ces journées perdues ne se rattrapent plus et personnellement je n'ai pas envie de vivre longtemps encore !

été 2005

**LE PARDON**

Pardonnez, vous pardonnez, qu'est-ce que cela veut dire ? Si je vous disais « mes enfants, je vous pardonne » cela changera-t-il quelque chose ? Pour moi, le mot « pardon » ne veut strictement rien dire.

Je vous aime et malgré tout le mal que vous nous faites je vous aime et rien ne pourra effacer cet amour. Je souffre, je suis terriblement triste, désespérée et souvent je rêve, sans trop y croire, qu'un jour vous reviendrez tous les trois, on s'expliquera, on se comprendra enfin comme autrefois.

Même si parfois j'ai envie de vous secouer (pour vous réveiller), de vous battre (pour essayer de remettre à l'endroit vos malheureux cerveaux qui ne sont plus capables de raisonner normalement), cela ne nous empêche pas, à votre père et à moi, de vous aimer.

Nous rêvons d'une vraie rencontre avec vous, d'un rendez-vous désiré, attendu, qui sera l'occasion souhaitée par tous de pouvoir enfin bavarder, se raconter honnêtement, avec l'esprit clair. Nous pourrions ainsi nous expliquer, nous en avons besoin, pour comprendre ces années de silence et de souffrance. Ce ne sera pas facile et il faudra peut-être plusieurs entrevues. L'envie de nous retrouver nous aidera à aplanir nos différents sans nous énerver, à aller de l'avant.

C'est seulement après ce travail douloureux mais indispensable, lorsqu'enfin nous aurons compris votre cheminement infernal, que nous pourrions accepter de reprendre des relations et une vie normale en espérant qu'elle redeviendra chaleureuse et pleine d'amour comme autrefois.

Voilà ma vision du pardon.

**maman**

**FIN**